

LYON-THÉÂTRE

Musical et Littéraire, paraissant tous les Jours de Spectacle

DON

PROGRAMME OFFICIEL

DES THÉÂTRES MUNICIPAUX DE LYON

ADMINISTRATION
20, RUE CAVENNE, 20

Toutes les communications doivent être adressées rue
Cavenne, 20, Lyon

Directeur

NODERT-BLADEY

Les manuscrits ne sont pas rendus

ABONNEMENTS

Un mois.	2 r.50
Trois mois.	6
Six mois.	10

Lire plus loin le  compte-rendu de la représentation de la

WALKYRIE

et l'analyse complète de la pièce.

Au début de l'année nouvelle, nous avons le devoir et le plaisir de présenter à nos aimables lecteurs et à nos charmantes lectrices : nos meilleurs vœux, nos souhaits les plus sincères et les plus sympathiques.

Nous nous félicitons de ce que cette cordiale et traditionnelle coutume nous permette d'entrer en communication directe avec eux, pour être des premiers à appeler toutes les faveurs, tous les sourires de l'an qui commence, sur leur foyer, leurs affections, leurs entreprises et la réalisation de leurs plus chers désirs.

Nous n'en avons pas de plus vif, quant à nous, que de continuer à leur plaire — à tous et à toutes — en assurant ainsi le succès croissant de **Lyon-Théâtre** auprès du grand public, qui sait apprécier nos efforts et les récompenser de ses suffrages approbateurs.

On nous rendra cette justice que nous n'avons cherché ce succès ni dans des polémiques bruyantes ou scandaleuses, ni dans une réclame tapageuse et charlatanesque, ni même par les procédés faciles et suggestifs de certains journaux hâbleurs et se ruinant en promesses alléchantes... pour le prochain numéro ! — vous savez bien, ce « fameux numéro » qui n'attend que la semaine « des quatre jeudis » pour paraître, triomphant et vainqueur,

Versant des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Nos prétentions sont plus modestes et moins aléatoires ; car ce n'est point « au prochain numéro » que nous renverrons les lecteurs bénévoles, pour juger des mérites de notre entreprise... mais au « précédent » dont la réussite a été telle, que nous sommes obligés d'en faire un nouveau tirage, pour donner satisfaction aux nombreuses demandes qui n'ont pu encore être servies.

Nous conservons donc, dans la seconde édition de ce numéro exceptionnel, les admirables clichés des œuvres magistrales de nos artistes les plus distingués — que nous devons à l'obligeance de M.M. Alexandre Rey, l'imprimeur très estimé, et Gourd, l'excellent photographe, auxquels nous réitérons tous nos remerciements. —

Nous avons la conviction de ne pouvoir offrir à tous nos amis et lecteurs —

sans vous oublier, bienveillantes lectrices — de plus agréables étrennes que cette revue artistique, préface de notre prochain Salon... à qui nous souhaitons aussi que cette année soit « bonne et heureuse ! »

LA RÉDACTION.

Gausserie du Foyer

Petites causes et grands effets

Paris, les étudiants ont fait récemment une manifestation à la Faculté pour protester contre l'expulsion, par un garçon de laboratoire, de trois de leurs camarades, des *jeunes filles d'origine polonaise*. La manifestation a été arrêtée rapidement sur la promesse d'une prompte enquête et de la punition du coupable, s'il y a lieu. —

Vive la Pologne, messieurs ! voilà qui vaut mieux que de frapper d'ostracisme les camarades féminins avides de goûter aux fruits de l'arbre de la science ; car il serait aussi peu galant que peu français de ne leur laisser cueillir ces *pommes* que *crütes*.

Qu'importe, d'ailleurs, qu'un *bas* soit *bleu*, pourvu qu'il soit bien tiré sur une jambe bien faite ; et l'on voit que ce n'est pas une raison, parce que les jeunes filles deviennent des « *puits* de science » pour que nos jeunes gens se conduisent comme des *sots*.

**

Mais, puisque nous parlons du sexe faible — qui nous fait exécuter tant de tours de force — permettez-moi de vous

présenter le *ratissoir pour dames* :

— Nos plus élégantes mondaines se sont entichées, depuis quelque temps, d'un bizarre instrument à deux fins, qui s'appelle le rouleau-masseur, et qui a la double propriété d'effacer les rides et de faire maigrir.

« Cela consiste en une tige de buis autour de laquelle se meuvent des anneaux rapprochés, également en buis. Il s'en fabrique de dimensions variées : les uns pour le visage, que l'on porte au besoin avec soi, dans sa voiture, pour employer utilement le temps dans les intervalles des visites ; et les autres pour l'abdomen, qui restent parmi les engins du cabinet de toilette ou du boudoir. » —

Il y avait déjà pas mal de gens qui se « *brossaient* le ventre » ; il y en aura maintenant qui se le « *ratisseront* ».

Enfin, nous sommes fixés sur ce point que, le « *ratissoir pour dames* » est une espèce de rouleau de buis ; tandis que le « *ratissoir pour hommes* »... c'est la femme !... et tout ça — parce qu'au contraire de son ratissoir — nous ne sommes pas de *bois*.

**

Les Américains non plus — à ce qu'il paraît — car la ville de Reading, dans l'Etat de Pensylvanie, est affligée actuellement, d'une terrible invasion de pucelles, On a accueilli récemment, à Reading, de nombreux immigrants irlandais ; et on

les accuse, à tort ou à raison, d'y avoir apporté ces puces dévorantes.

C'est à tort, bien certainement, qu'on attribue cette importation aux émigrés irlandais ; car nul n'ignore que ces malheureux — lorsqu'ils fuient devant la rapacité anglaise — sont absolument *nettoyés*.

Quoi qu'il en soit — ces puces se sont reproduites depuis par millions et rendent l'existence intolérable aux habitants de la ville. —

Il faut pourtant bien que tout le monde vive : et si ces yankees égoïstes voulaient troquer leurs puces contre les sauterelles et les criquets d'Algérie, il est probable que nos infortunés colons méditerranéens souffriraient de grand cœur à cet échange d'insectes nuisibles.

— Les quartiers extérieurs sont les plus éprouvés ; mais, au centre même de la cité, dans les maisons les mieux tenues — tout aussi bien que dans les plus pauvres — il est impossible de dormir la nuit. —

Je m'explique maintenant qu'il faille sans cesse ouvrir de nouveaux territoires à l'excédent de population des villes américaines. Les petites causes produisent souvent de grands effets ; et si Asmodée — l'indiscret *Diablotin* — prenait la fantaisie de surgir à Reading et d'y soulever les toitures, pour observer ce qui se passe à l'intérieur des maisons — et jusque dans les gynécées — il nous ferait assister à de bien suggestives explorations... par transparence ; car la pratique d'une habitude constante doit avoir singulièrement développé l'adresse des *chasseresses* pennsylvaniennes acharnées à la poursuite de ces bestioles sanguinaires, si habiles à échapper aux mains tâtonnantes.

Il nous semble les voir bondir jusqu'au sommet des mamelons les plus escarpés, dégringoler dans les gorges les plus profondes, s'insinuer à travers les fourrés les plus touffus et les plus impénétrables, trancher brusquement les crevasses et les abîmes, repaître tout à coup en rase campagne sur les flancs de l'ennemi, planter dans sa chair savoureuse un dard acéré et... mourir de volupté — mignon vampire — en s'enivrant de sang vermeil, jusque sous l'ongle rose exterminateur !...

GUILLERY.

DÉCEMBRE

Le hibou parmi les décombres
Hurle, et Décembre va finir,
Et le douloureux souvenir
Sur ton cœur jette encor ses ombres.

Le vol de ces jours que tu nombres,
L'aurais-tu voulu retenir ?
Combien seront, dans l'avenir,
Brillants et purs ; et combien sombres ?

Laisse donc les ans s'épuiser,
Que de larmes pour un baiser,
Que d'épines pour une rose !

Le temps qui s'écoule fait bien ;
Et mourir ne doit être rien
Puisque vivre est si peu de chose.

FRANÇOIS COPPÉE.

Galerie Lyonnaise

BEAUX-ARTS



Vous n'ignorez pas chers lecteurs, combien est difficile la tâche que je vais entreprendre, en essayant de faire passer sous vos yeux la phalange artistique que la plus en vue de la région Lyonnaise. Ma tâche eût été bien plus grande encore, sans l'amabilité avec laquelle M. Rey, éditeur, *successeur de M. Pitrat, rue Gentil*, et M. Goux, photographe, ont bien voulu mettre à notre disposition quelques-uns des clichés sur zinc de leur *Lyon-Salon 1892*. Aussi leur adressons-nous, au nom des artistes et au nôtre, nos remerciements les plus sincères.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir vous montrer également quelques unes des œuvres des artistes dont je vais avoir à vous entretenir ; mais la précipitation avec laquelle s'est faite notre publication ne nous aurait pas permis de faire reproduire à temps, par des clichés spéciaux, leurs œuvres principales. Du reste, la déesse aux cents bouches a depuis longtemps publié leur talent, et ce sera certainement avec un nouveau plaisir que nous les retrouverons ensemble au Salon, où nous pourrions à loisir contempler leurs chefs-d'œuvres et applaudir à leurs succès.

Je prévient en outre les artistes que je vais essayer de causer d'eux au hasard de la plume et de la mémoire ; et qu'ils ne veuillent bien voir dans la chronique qui va suivre, ainsi que dans la disposition et le classement des clichés, ni parti pris, ni préférence.

PERRACHON. — Le peintre des roses par excellence, et l'un des fondateurs de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts. Son remarquable talent est connu de tout le monde, et ses fleurs admirables font certainement plus d'un envieux. Nul autre que lui ne sait donner à cette fleur préférée la finesse et le velouté qui en font la *reine de nos jardins*. Vous avez tous, comme moi, n'est-ce pas, chers lecteurs ? présent à la mémoire sa fameuse couronne (Hommage aux poètes du siècle) exposée au salon de Bellecour, et qui valut à son auteur, et à l'unanimité des voix, la *médaille du Salon*. Nous espérons tous que M. Perrachon voudra, une fois encore au prochain salon nous permettre d'admirer un de ses chefs-d'œuvres de grâce et de légèreté qui lui sont familiers et qui ont fait de lui depuis longtemps déjà une de nos célébrités Lyonnaises.

PONCET (J.-B.) — Professeur de peinture à l'École Nationale des Beaux-Arts, et ancien Président de notre société lyonnaise. Les œuvres de ce sympathique artiste se révèlent par une correction parfaite dans le dessin, et une sobriété de couleur admirable. Ses tableaux font malgré nous penser à Ingres dont il est l'admirateur.

Nous espérons pouvoir encore bien souvent applaudir son magnifique talent.

MICIOL. — Prix de Rome pour la gravure, et comme M. Poncet, ancien Président de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts. Il laissa de côté de très bonne heure sa vocation de graveur, pour laquelle il avait cependant de sérieuses aptitudes, pour s'adonner exclusivement à la peinture. Avec un dessin aussi correct et un tempérament d'artiste aussi surprenant, il ne pouvait moins faire que d'arriver bien vite à la réputation que beaucoup lui envie.

Ses succès à toutes les expositions en sont une preuve, aussi, lui envoyons-nous nos sincères félicitations.

Puisque nous venons de causer, très succinctement du reste, des anciens Présidents de notre société, la place est toute marquée à mon avis pour donner quelques détails sur son Président actuel M. Sicard.

SICARD. — Les succès de ce peintre de talent ne se comptent pas ; aussi les artistes lyonnais ont-ils fait preuve d'une sagacité admirable, et d'un tact digne du plus grand éloge en le plaçant à la tête de notre société.

Son talent remarquable à tous les points de vue le désignait depuis longtemps à l'attention de chacun. Ses compositions magnifiques sont populaires. *Le pont de la Guillotière*, que tout le monde connaît, et qui a été depuis longtemps déjà acquis par la ville et placé dans notre galerie des peintres lyonnais, à côté du regretté Chenu, le peintre des neiges, ce tableau, dis-je, dispenserait à lui seul de faire l'éloge de notre distingué Président.

Malgré les préjugés absurdes pour tout ce qui vient de la province, au salon de Paris, ses toiles ont toujours obtenu le plus vif succès, ses récompenses en font foi. Citons au hasard quelques unes des toiles les plus importantes de M. Sicard.

— Salon de Paris 1876. *Route pour un jour de marché*. — 1877 *Marché du quai St-Antoine*, que nous avons admiré au cercle du commerce de notre ville. — 1878. *Emigrants alsaciens*. — *Conduite de vagabonds* et le *Pont de la Guillotière* cité plus haut. — 1880. *En détresse*, acquis par l'Etat et placé au Ministère de la guerre, *Un accident*, acquis par l'Etat. — 1883 *Plumeuse de volailles* (au musée de Gand.) — 1885. *Marché sur un quai de Saône*. — 1886. *Misère* et *Après le duel*, toile admirable qui valut à son auteur une médaille à l'Exposition universelle de 1889 et la Médaille d'honneur au Salon, du pavillon des artistes lyonnais.

Nous espérons qu'à la prochaine Exposition, l'Etat consacrerait, par une récompense digne de lui, le talent si personnel de ce travailleur infatigable, et de cet artiste consciencieux que tout le monde se plaît à admirer.

O. DE COCQUEREL. — Le peintre des natures mortes par excellence. Ses poissons aux écailles argentées, et ses chaudrons rutilants sont partout admirés. N'allez pas croire que là se borne son talent, pas du tout ! Nous connaissons de lui plusieurs portraits, et pas mal de tableaux de genre du plus bel effet.

La ville de Lyon a depuis longtemps déjà apprécié son talent, en achetant pour nos musées quelques-unes de ses toiles, n'attendant pas, comme pour quelques-uns, malheureusement, que la Parque traîtresse ait coupé le fil de leurs jours. Espérons que M. de Cocquerel voudra bien nous donner encore le loisir d'admirer, au prochain Salon, quelques-unes de ses œuvres.

BALOUZET. — Parmi nos paysagistes lyonnais, Balouzet est, sans contredit, un de ceux dont la réputation est la moins à faire.

Ses brillants succès aux Salons de Paris et à Lyon, en sont une preuve, ainsi que son admission à l'Exposition de Chicago.

Ses paysages aux tons chauds et harmonieux se distinguent des autres par une touche large et une facture audacieuse et habile qui lui est familière. Ses envois à Paris sont très admirés. Le *Lac de Riffel* eut un vrai succès mentionné il y a quelques

années. Il obtint la médaille l'an dernier aux Champs-Élysées.

Ses panneaux pour le casino de Vichy, font les délices des visiteurs. Nous nous attendons certainement à quelque surprise au prochain Salon lyonnais et nous sommes certains qu'il ne nous fera pas mentir.

BIDAULT. — Encore un de nos bons paysagistes. Chaque année ses envois au Salon sont fort admirés, et les artistes eux-mêmes reconnaissent hautement son magnifique talent, lui ont, par leur vote, décerné la médaille d'honneur du Salon.

LOUBET. — Quittons pour un instant les paysa-

gistes pour faire admirer avec nous à nos lecteurs, le tempérament artistique d'un portraitiste renommé, M. Loubet, professeur de peinture à l'école nationale des Beaux-Arts. Avec les conseils d'un coloriste aussi puissant, nos jeunes artistes mettraient réellement une bien mauvaise grâce à ne pas acquérir le talent que se plaît à leur inculquer un maître aussi distingué. Ses portraits sont toujours appréciés aux Salons lyonnais. Membre du jury chaque année il apporte dans ses décisions toute la conscience et l'aménité que chacun se plaît à lui reconnaître.

EULER. — Vous souvenez-vous, amis lecteurs, de ce délicieux bouquet d'oranges, dont les émana-

tions savoureuses semblaient parfumer l'atmosphère au dernier salon de Bellecour ? Vous n'avez pas oublié non plus, les camélias magnifiques (aquarelle) dont les teintes superbes et éclatantes ont dû vous impressionner. Ces deux merveilles étaient dues au pinceau magique de M. Euler, qui s'est fait une réputation dans ce genre. Chaque année vient, à l'appui de mon dire, apporter une consécration de plus à son talent de dessinateur et de coloriste.

DE LA BRELY. — Je ne puis vraiment omettre, sans être traité de Vandale, un de nos peintres de genre les plus distingués, M. de la Brely.

Les genres Louis XV et Louis XVI lui sont fami-



Adolphe APPIAN

Nous avons la bonne fortune de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le fac-simile de l'un des plus beaux fusains d'Appian, exposé au Salon lyonnais 1892.

Cet artiste est sans contredit le roi du genre ; sa médaille d'or grand module à l'exposition du Blanc et Noir à Paris, en est une preuve. Nul autre que lui n'avait, à ce jour, porté à un aussi haut point la science du fusain. Lui seul connaît tout le parti que l'on peut tirer de ce charbon de la nature ; mieux que tout autre il comprend la poésie des demi-teintes et le flou des lointains. La délicatesse de sa touche dans les fuyants s'harmonisant graduellement avec les vigueurs des premiers plans, fait vibrer ses fusains et les fait vivre, si je puis m'exprimer ainsi.

Nous retrouvons dans la peinture de ce maître incontesté toutes les qualités de ses dessins. Partout la même sensation de fraîcheur et d'harmonie ; pas de duretés, de l'air partout ; on le voit, on le sent. Sa touche est absolument personnelle ; il n'a rien emprunté à ses illustres maîtres Corot et Daubigny ; son coloris est brillant et harmonieux. On ne compte plus ses succès, ainsi que ses récompenses, et chaque exposition nouvelle vient à l'appui de mon dire, consacrer une fois de plus la beauté de son talent.

N'oublions pas de dire qu'il est ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Lyon, à laquelle il fait le plus grand honneur.

La croix de la Légion-d'honneur est enfin venue récompenser une carrière aussi bien remplie et couronner une gloire de plus dans notre cité lyonnaise.

E.-Géénnoël.

iers, sa touche est large et franche ; avec quel grâce il sait rendre le chatoiement de la soie et des draperies qui faisait le succès des costumes de ce temps.

N'oublions pas de citer également ses portraits qui sont remarquables, et que tout le monde a pu certainement admirer chaque année au Salon.

SAINT-CYR-GIRIER. — Nous allons bientôt quitter l'automne, l'occasion est belle pour parler de son peintre favori. J'ai nommé Saint-Cyr Girier.

Ses panneaux dans les différentes brasseries de la Ville, l'ont depuis longtemps déjà fait connaître à nos lecteurs, et la médaille d'honneur du Salon qui lui fut donnée, n'était qu'une juste récompense pour son talent si apprécié. L'automne n'a pas de

secret pour lui, il en connaît la variété infinie des nuances, dont son pinceau se joue d'une façon magique. Nous espérons qu'au prochain Salon, il voudra nous prouver qu'il n'a pas encore dit son dernier mot, et que nous aurons encore souvent l'occasion de l'admirer.

FONTAN. — Parlons un peu de la sculpture, si vous le voulez bien, et l'ami Fontan est tout indiqué pour cela. La réputation de cet artiste n'est plus à faire et chaque année apporte un fleuron de plus à sa couronne de gloire. Nous avons beaucoup admiré son magnifique buste de J.-B. Say qui valut à son auteur la médaille du Salon.

Citons également de lui : le portrait magistral de

Coysevox et le groupe *Pieta*, où se révèlent toute la fougue et la hardiesse de son tempérament artistique auquel chacun se plaît à rendre hommage.

PAGNY. — Allez à l'entrée du Parc et vous y verrez là, amis lecteurs, le chef-d'œuvre de Pagny, élevé sur le monument des enfants du Rhône pour consacrer leur mémoire. Vous serez étonné de l'allure martiale et sublime de la ville de Lyon, montrant à ses enfants le chemin de la revanche.

Nous avons admiré de ce sculpteur distingué plusieurs groupes et portraits d'une admirable facture et d'une ressemblance frappante.

Nos compliments bien sincères à notre illustre compatriote.

DE GRAVILLON. — Encore un artiste de talent dont nous admirons chaque année les magnifiques conceptions. M. de Gravillon a beaucoup voyagé, et par conséquent a beaucoup vu, aussi ses inspirations sont elles vraiment grandioses et charmantes à la foi.

Citons de lui : *Peau d'âne* que nous avons tous admirée ; aux amis des arts, *Trésor de douleur — Mort pour la Patrie* et la *Perle*. Nous espérons que M. de Gravillon a pensé sérieusement à la prochaine exposition où nous comptons bien voir briller une des œuvres magnifiques dont il est chaque année le créateur.

AUBERT. — Nous pouvons admirer en passant rue Victor-Hugo un des chefs-d'œuvre de ce sculpteur émérite, dont la modestie égale le talent. Ses œuvres sont très nombreuses et toutes empreintes du même cachet d'originalité qui lui est particulier. Au dernier Salon, nous avons eu la bonne fortune d'admirer de lui le magnifique médaillon de Joséphin Soulayr, composition magnifique où les traits de notre auguste compatriote étaient dignement représentés. Nous sommes heureux de voir en M. Aubert une de nos gloires lyonnaises les plus admirées.

DUFRESNE. — Le place de M. Dufresne est sans contredit à la tête de la phalange de nos sculpteurs lyonnais dont il est le doyen. Ses œuvres, dans lesquelles se révèlent chaque fois sous un nouveau jour le talent de notre éminent sculpteur, l'avaient

depuis longtemps désigné pour enseigner son grand art aux jeunes élèves de notre école nationale et nul autre que lui n'était plus apte à remplir une mission aussi délicate et aussi difficile, ce dont il s'est toujours tiré avec une amabilité digne des plus grands éloges.

DOMER. — Puisque nous reproduisons ces quelques notes artistiques dans le journal des théâtres, nous aurions bien mauvaise grâce à ne point parler du grand artiste qui a peint les plafonds de nos théâtres municipaux : Domer, vivant le plus souvent dans les régions élevées de nos grandes scènes, en communication perpétuelle avec les dieux de l'Olympe, pour ainsi dire, lui seul sait donner à ses compositions magistrales cette grâce et cette harmonie qui font les délices des yeux. Il règne autour de ses conceptions grandioses une brume, au flou discret bien fait pour faire planer au-dessus de nos têtes ses personnages mythologiques. Nous ne pourrions plus désormais contempler une des compositions étonnantes de cet artiste, car le théâtre Bellecour ayant fermé ses portes pour se transformer en hôtel particulier a voilé pour toujours peut-être à nos regards un des chefs-d'œuvre de ce maître incontesté.

Nous apprécions chaque année au Salon, les portraits de Mme COLLOMB-AGASSIS, qui sont tous empreints d'un charme indéfinissable. — Les scènes d'intérieur et les natures mortes de l'ami CHAUDIER.

Les portraits plein de vie et de sincérité d'ELLE LAURENT.

Les fleurs de Mme BRUN-MARGUERITE, reconspensées au dernier Salon lyonnais. Les petits tableaux si spirituels de M. DARCHE. Les oies aux marrons et les canards aux olives si grassement peints par M. TISSOT, passé maître dans ce genre et dont les toiles font les délices des gourmets et leur font venir l'eau à la bouche.

Les marines transparentes de PHILIPSEN. Les paysages correctement dessinés de M. FONVILLE. Ceux largement peints de MM. TERRAIRE et LESPINASSE.

Les soleils couchants d'automne de PERRACHIO. Les ravissants paysages et effets de neige de M. LEGENDRE. Les portraits lumineux et habilement brossés de Mlle GARCIN. Les plages lumineuses du midi où se révèle chaque fois le brillant coloris de M. GIRIN. Les ravissants paysages de M. DUCROT, où le soleil semble se jouer comme à plaisir, sans oublier ses mignonnes aquarelles. Les grandes compositions décoratives de M. MARTIN. Les fruits savoureux de MARZO et PAGANETTI. Les fleurs de Mlle HODIEUX.

J'en passe et des meilleurs. Nous allons maintenant nous occuper des œuvres dont nous avons pu nous procurer les clichés et que nous faisons passer plus loin sous les yeux de nos lecteurs.

ESSEI GÉNOËL.

LA

Combe du Lac

L'heure et le lieu, tout nous invite :
Un moment de repos est doux.
Au retour nous irons plus vite,
Dans ce beau site arrêtons-nous.

Pour gagner ce coin de rivage,
Où nous voilà comme perdus,
Nous avons du rocher sauvage
Dévalé les sentiers ards.

Dans les bois où ronces, pervenches
Et fougères ne manquaient pas,
J'ai devant toi courbé les branches,
Qui sans cesse entravaient nos pas.

Et, bien payés de notre peine,
Tout en bas nous avons trouvé
Le doux port, l'idéal domaine
Que nos désirs avaient rêvé.

Les châtaigniers aux masses sombres
Y revêtent les verts coteaux,
Et font flotter leurs grandes ombres
Sur l'azur obscurci des eaux.

Les rochers altiers qui blanchissent
Dans la sérénité des cieux,
Zébrés de vert, se réfléchissent
Dans ce miroir délicieux.

Un silence mélancolique
Règne sur ces bords écartés,
A l'heure où le soleil oblique
Darde ses dernières clartés.

Dans cette combe solitaire,
Comme à deux il fait bon s'asseoir.
Près de l'eau, dans le frais mystère
Des forêts où descend le soir !

Après d'une indulgente amie,
Que cet isolement est doux !
Quelle ravissante accalmie
L'astre couchant fait naître en nous !

**

Au pied de ces hautes collines
Où les bois d'ombres se voilaient,
En un pré penchant, des ruines
Sur le roc blanc se profilaient,

L'eau gazouillante d'une source,
Qui descend des ravins boisés,
Vers le lac bleu hâtant sa course,
Serpentait dans les rocs brisés.

Et dans cette belle nature,
Lacs, rocs ards, ravins et bois,
Ce ruisseau mêlait son murmure
Au bruit contenu de nos oix.

**

Me trompé-je ? sur l'eau paisible,
Non loin du bord devant mes yeux,
Un esquif à peine visible
Passe et glisse silencieux.

Regarde ! dis-je à ma compagne ;
Mais elle : « Du roc violet
Dans les flots gris que l'ombre gagne
Je n'aperçois que le reflet. »

Et cependant, barque légère,
Je t'ai bien vue et te revois
Comme une image passagère,
De nos beaux rêves d'autrefois.

Et de ces moments qu'on regrette
En nous rappelant la douceur,
Nous accusions l'heure indiscreète,
La fuite du temps ravisseur.

**

Cette nappe d'eau, qu'elle est belle,
Quand, suspendus au roc penchant,
Nos regards voient se fondre en elle
Toutes les teintes du couchant !

Ses frais contours que l'œil embrasse
Changeant de moment en moment,
Tantôt s'accusent avec grâce,
Tantôt s'estompent mollement.

Le jour baisse ; un reflet de gloire
Dore cet azur aplani
Et la nappe ondule et se moire
Et semble fuir à l'infini.

Des rochers la splendeur est telle
Que dans l'azur des cieux béants,
On croit voir jaillir l'étincelle
D'une fournaise de géants.

L'éclat s'éteint, l'ombre commence,
Et la nuit au calme profond,
Développe son voile immense
Où tout s'efface et se confond.

Le jour n'est plus. Le charme cesse.
Charme enivrant, pourquoi finir ?
La vision enchanteresse
Déjà n'est plus qu'un souvenir.

Dans leur succession si brève,
Les plaisirs dont on a joui,
Immatériels comme un rêve
S'évanouissent comme lui ;

Et laissent dans l'âme surprise
D'un si rapide écroulement,
L'ombre fuligineuse et grise
D'un amer désenchantement.

*

Fixer le temps est un problème
Qu'on ne résout par nul moyen ;
Soit que l'on souffre ou que l'on aime,
L'heure fuit, il n'en reste rien,

Et nos plaintes inentendues
Glissent et meurent dans les airs
Comme font les brises perdues
Parmi les fleurs de ces déserts.

Mais, s'il faut que l'heure s'écoule
Et qu'elle emporte à tout jamais ;

Comme un écheveau qu'on déroule
Nos vœux, nos plaisirs, nos regrets,

Le ciel sur nos têtes demeure ;
Ces rochers, ces vallons, ces bois
Retrouveront heure par heure,
Leurs séductions d'autrefois ;

Et quand nous dormirons sous terre,
Ce lac par nos fils visité,
Leur gardera sa grâce austère,
Sa mélancolique beauté.

Puis, sur cette scène admirable,
Parmi ces décors enchanteurs,
Des siècles à la suite innombrable
Amèneront d'autres acteurs.

D'autres pas fouleront ces rives,
D'autres cœurs viendront y goûter.
Ces impressions fugitives
Que je me plais à regretter

Demain se renoueront les chaînes
De nos travaux et de nos soins ;
L'homme est tributaire des peines,
Il est esclave des besoins.

Mais la trame décolorée,
De nos jours si prompts à finir,
Est de loin en loin éclairée,
Par quelque riant souvenir

Bois et rocs inclinant leurs ombres
Sur cet angle de lac vermeil
Nous sourient aux heures sombres,
Dans un rêve plein de soleil,

Et ces jeux de notre pensée,
Par un mirage complaisant,
D'une félicité passée
Nous feront un bonheur présent.

J.-ET. BEAUVÉRIE
Officier d'académie.

GRAND-THÉÂTRE

LA WALKYRIE

La Partition

La partition de la *Walkyrie*, prise dans son ensemble, produit une impression profonde. Le premier acte est d'une inspiration réellement poétique d'un bout à l'autre. On n'y rencontre pas une seule phrase qui n'ait sa raison d'être. Tout est dépeint d'une façon admirable, depuis le prélude, d'une allure rapide, jusqu'à la finale du Printemps, page la plus mélodique de la partition. Le motif de l'Épée, avec son accompagnement, est très captivant. Le gracieux duo du Printemps vous enveloppe et vous charme tout à la fois; il vous conduit jusqu'à la fuite du couple amoureux dans la forêt.

Le deuxième acte, malgré de larges et intelligentes coupures, surtout dans le dialogue entre Wotan et Fricka, contient néanmoins quelques longueurs, mais là encore, il y a des pages d'un souffle vraiment puissant. Celles surtout du cri sauvage de la Walkyrie du début, ainsi que la belle scène entre Siegmund et Brunehilde.

Par contre, l'explication entre Fricka et Wotan est quelque peu difficile à digérer, mais elle est compensée par le déchainement de l'orchestre qui représente le combat des deux guerriers, combat que l'on voit dans le lointain.

Le troisième acte est d'une envolée superbe. Il est même, à mon avis, le plus admirable et le plus fouillé sous tous les rapports. Le compositeur nous élève avec lui jusqu'aux cimes de l'art orchestral et de la puissance du coloris. La *Chevauchée des Walkyries*, que nous connaissions déjà, est d'un effet grandiose. Les appels stridents des huit Walkyries sont aussi à mentionner, mais la page la plus saisissante est assurément la scène des adieux de Wotan à Brunehilde, sa fille préférée. Puis, cette œuvre remarquable entre toutes, se termine par la merveilleuse Incantation du Feu. Ce dernier tableau pendant lequel l'orchestre murmure les principaux motifs de la partition, produit un effet vraiment poétique et grandiose.

Voilà, en quelques mots, un court aperçu de ce bel ouvrage, qui a eu le don de passionner son auditoire depuis les premières jusqu'aux dernières notes.

Certes, ceux qui ne sont pas encore habitués à la véritable musique de Wagner, et ils sont nombreux, malheureusement, car *Lohengrin* n'est pas du vrai Wagner, tandis que la *Walkyrie* en est du plus pur, ceux qui, en un mot, n'ont pas reçu la communion wagnérienne, il leur sera difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre la pensée de l'auteur, pensée d'abord exposée par l'acteur, puis continuée par l'orchestre. Là est le difficile dans la musique du maître allemand. La phrase commence, l'oreille est tendue sous le charme, puis tout disparaît fondu dans l'orchestration. L'élite musicale sera satisfaite, j'en conviens, mais combien de gens sortiront-ils du théâtre n'ayant pas compris une seule note. A ceux-là je conseillerai une seconde, même plusieurs auditions de cette œuvre: ils pourront alors comprendre et admirer ensuite toutes les beautés contenues dans cette partition.

L'interprétation

L'interprétation, confiée à MM. Lafarge et Seintein, ainsi que Mmes Fiérens, Janssen et Desvareilles a été absolument remarquable.

Mme Fiérens, dans Brunehilde, rôle qui exige une voix d'une grande étendue et surtout très facile, ayant des trilles à faire sur des notes élevées, a été l'objet de chaleureuses ovations durant tout le cours de la représentation. Elle a fait une Walkyrie superbe d'allure et d'organe et a joué et chanté son rôle avec une autorité indiscutable. Tout a porté, c'est une création qui fait grand honneur à cette remarquable tragédienne lyrique.

M. Lafarge, que nous citons en second par galanterie pour Mme Fiérens, a lui aussi composé son personnage du guerrier Welse avec un talent artistique comme on en rencontre rarement: sa belle diction, ses remarquables qualités de chanteur et de comédien ont su faire valoir toute la pensée de l'auteur. Tous les moindres détails ont été soulignés et fouillés avec un soin jaloux par cet excellent artiste qui, d'après les personnes qui ont pu s'en rendre compte par elles-mêmes, a été jugé égal, sinon supérieur, à Van Dick, le célèbre ténor wagnérien.

Mlle Janssen a trouvé dans la poétique Sieglinde, un rôle qui convient on ne peut mieux à sa nature extatique et à son organe si plein de charme et de fraîcheur. Ses deux scènes avec Siegmund, scènes si amoureuses, ont été rendues par cette gracieuse artiste avec un goût et une simplicité qui ont été très appréciés.

Mlle Desvareilles a su faire ressortir un rôle ingrat par excellence: celui de Fricka. C'est son meilleur éloge. Sa bonne articulation et sa jolie voix si pure ont, dans son dialogue avec Wotan, eu raison de cette scène quelque peu pénible, soit pour l'auditeur, soit pour l'artiste.

M. Seintein, à qui incombait la rude tâche d'interpréter Wotan, rôle on ne peut plus dur, a tenu ce personnage sans faiblesse aucune. Ses belles notes si sonores ont produit grand effet. Sa scène du dernier acte avec sa fille Brunehilde a été surtout très remarquée. C'est un véritable succès de plus à son actif.

M. Sylvestre, je me fais un vrai plaisir de le constater, a, lui aussi, très bien tenu son rôle du farouche Hounding, rôle quelque peu effacé, je l'avoue, mais qu'il a su placer au premier plan.

Les plus belles voix de notre Conservatoire interprétaient les huit Walkyries. Ces demoiselles sont à féliciter pour leur exécution réellement irréprochable.

Que dire de l'orchestre? Qu'il a été ce qu'il est toujours, qu'il a fouillé cette partition avec une minutie toute spéciale, qu'il a su faire un sort à toutes les phrases musicales et qu'il a su les rendre avec une perfection qui lui est familière. Il y a les premiers sujets à qui la tâche n'a pas été trop lourde, mais il faut songer à tout le travail des seconds et troisièmes pupitres qui ont dû réellement bucher pour cette exécution qui a été tout à fait supérieure. Bravo donc au maestro Luigini pour cette audition réellement artistique. Bravo à nos professeurs du Conservatoire, qui, presque tous, font partie de notre vaillant orchestre. Bravo à tous pour le succès incontestable de ce chef-d'œuvre.

Je ne voudrais pas oublier dans ces éloges les dévoués collaborateurs de M. Luigini: M. Kiémlé, notre second chef d'orchestre, qui, modestement, du trou du souffleur, faisait partir les artistes et

facilitait M. Luigini qui avait assez à faire de s'occuper de l'orchestre; ensuite, MM. Couard et Mornay, qui, eux aussi, ont dirigé les répétitions partielles.

Les décors signés Le Goff sont magnifiques. Tout a donc contribué au succès de cette *Walkyrie* qui a tant été applaudie à Paris et que les Lyonnais viennent de saluer avec enthousiasme.

Il est à souhaiter que le public comprenne les efforts de MM. Dauhin et Poncet en cette circonstance et vienne en foule applaudir les magnifiques pages contenues dans cette partition si captivante sous tous les rapports.

HÉBERT.

THÉÂTRE DES CELESTINS

ANDROMAQUE

(Tragédie en cinq actes de Racine.)

La représentation de l'œuvre de Racine, malgré l'élévation du prix des places, a néanmoins eu lieu devant une salle assez bien garnie.

Le public, il faut l'avouer, a paru froid au début de la représentation, l'effet de la température sans doute, mais, peu à peu, il a été forcé de s'incliner devant la supériorité du spectacle qui se déroulait devant ses yeux et a fini par acclamer M. Mounet-Sully ainsi que Mme Segond-Weber, ce qui a été justice.

M. Mounet-Sully s'est montré absolument remarquable dans son beau rôle d'Oreste et a déclamé les admirables vers de Racine avec cet organe et cette chaleur qui donnent à l'action une puissance d'expression d'un vif intérêt.

M. Mounet-Sully a surtout tenu tout son auditoire en suspens par la façon vraiment empoignante et réellement dramatique dont il a interprété sa dernière scène, scène qui lui a valu un double rappel.

Mme Segond-Weber a, elle aussi, partagé le succès de son illustre partenaire. Le timbre de cet artiste quelque peu défectueux dans les phrases demandant de la douceur et du charme, a, par contre, une éclatante sonorité dans les passages tragiques. Aussi, c'est dans la belle scène où elle reproche à Pyrrhus son abandon que cette artiste a fait éclater de chaleureux applaudissements.

Les autres rôles, contrairement à ce qui a eu lieu pour les troupes de passage, sont convenablement tenus; à citer notamment Mlle Guyon et M. Segond.

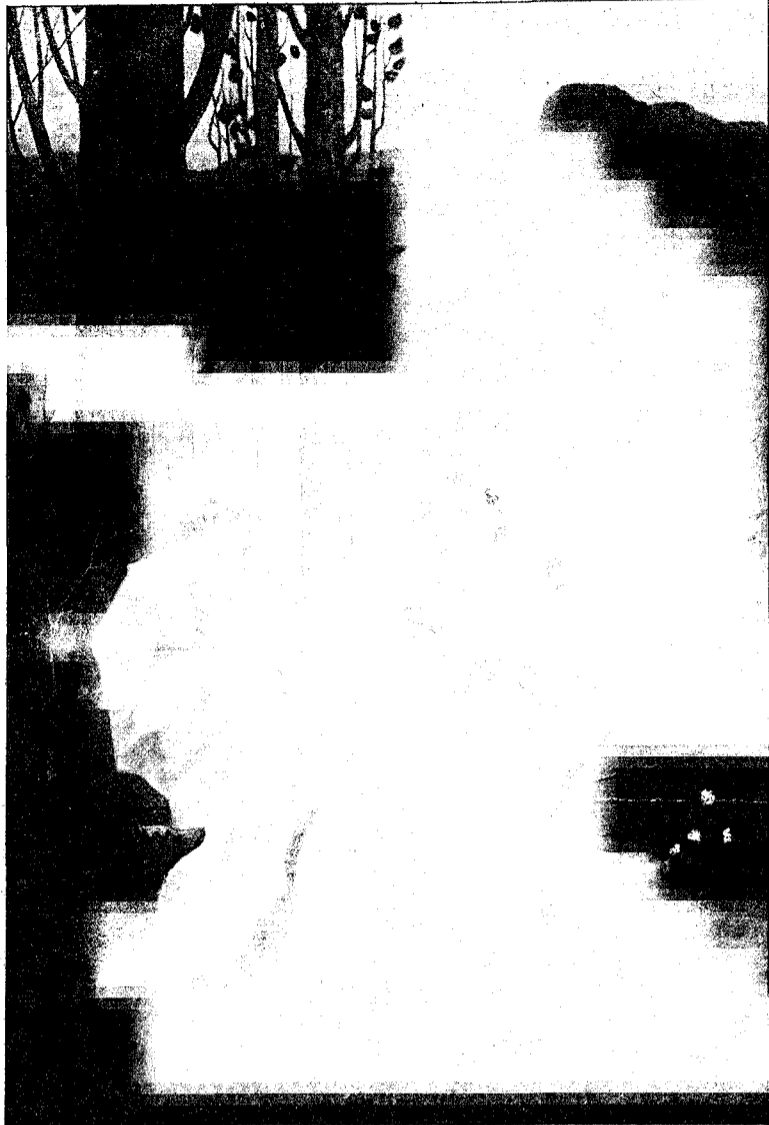
En somme, soirée réellement intéressante qui a eu son lendemain au Grand-Théâtre, car M. Mounet-Sully nous a donné une représentation d'*Antigone*. Au prochain numéro le compte-rendu.

Concours de Chansons

Nous apprenons qu'une des bonnes sociétés chansonniers de notre ville, l'*Athénée Lyonnais* organise un concours d'interprétation de chansons, réservé exclusivement aux amateurs.

Nous sommes heureux d'encourager cette entreprise inédite à Lyon et souhaitons bonne réussite à cette jeune Société qui cherche à lutter contre les inepties dont nous abreuvons les cafés-concerts.

Sous peu nous publierons le programme du concours et la publication du Jury.



DE BELAIR

M. de Belair a rompu ouvertement avec les anciennes traditions pour se créer dans la peinture un genre bien personnel.

Les toiles importantes qu'il envoie aux Salons, chaque année, en sont une preuve. Ses compositions magistrales font, malgré nous, penser aux œuvres de Puvis de Chavannes, dont il est l'admirateur sans en être le plagiaire; en effet, chez M. de Belair rien n'est sacrifié, tout y est traité sérieusement, sûrement.

Dans cette toile magnifique, *Orphée*, l'artiste a rendu son motif avec une poésie toute mystérieuse, et du plus grand effet décoratif. Chaque chose y est étudiée avec soin, dans une gamme chaude et sobre tout à la fois. Ses deux envois au dernier Salon, très remarquables, *Saint-Hubert* et *l'Enfant Prodigue*, nous ont prouvé que quelque soit le genre, quelque soit le faire des grands artistes, le talent se retrouve toujours. E. G.

TOUCHANTE IDYLLE

NOUVELLE

Un jour de la semaine dernière, je recevais un télégramme d'un de mes anciens amis d'études aujourd'hui docteur-médecin à G.....

Il m'annonçait, que de passage à Lyon pour se rendre à la Ville-Lumière, il avait devancé son départ pour consacrer deux bonnes journées à notre vieille amitié.

Ma joie fut grande à cette heureuse nouvelle qui allait me permettre de serrer les mains de ce fidèle compagnon de mes luttes littéraires, car séparés l'un de l'autre par les implacables destinées de la vie, nous ne nous étions pas revus depuis notre départ de Paris, où nous terminâmes ensemble nos études.

Pendant ces deux jours qui pour nous ne durèrent hélas! que l'espace d'un matin (*ainsi sont courtes les rares joies de ce monde*) nous passâmes en revue tous les vieux clichés des souvenirs de notre folle jeunesse.

Or, un soir que le diner touchait à sa fin, mon joyeux docteur allume une cigarette et comme nous causions à ce moment d'un ami commun, il me dit :

— A propos de Fernand, mon cher Georges, si tu ne crains pas que j'abuse des courts instants que nous ne devons en cette occurrence qu'à l'amitié,

laisse-moi te raconter la petite histoire d'amour romanesque qui arriva à ce cher ami pendant qu'il était interne à la Charité de Paris.

Cette touchante histoire, tu dois l'ignorer, car de tous nos joyeux compagnons, moi seul, tu le sais, était le confident intime de Fernand qui possède toutes les qualités d'un grand cœur et une âme animée des sentiments les plus élevés.

Eh ! bien, mon cher, le récit de cette simple histoire te le montrera sous des couleurs bien plus grandioses encore. Sois patient, j'arrive au fait.

Il huma une bouffée de la blonde cigarette qu'il avait aux lèvres, puis il commença :

Je venais de reconduire quelques amis à la gare Saint-Lazare, quand j'aperçus, dans la salle du départ, Fernand qui se promenait de long en large en fumant un cigare.

Fernand, tu le sais, était déjà docteur en médecine, mais il avait préféré vivre paisiblement de ses modestes revenus, à Paris, plutôt que de retourner s'établir en un coin de province.

— Tu pars en voyage, lui dis-je ?

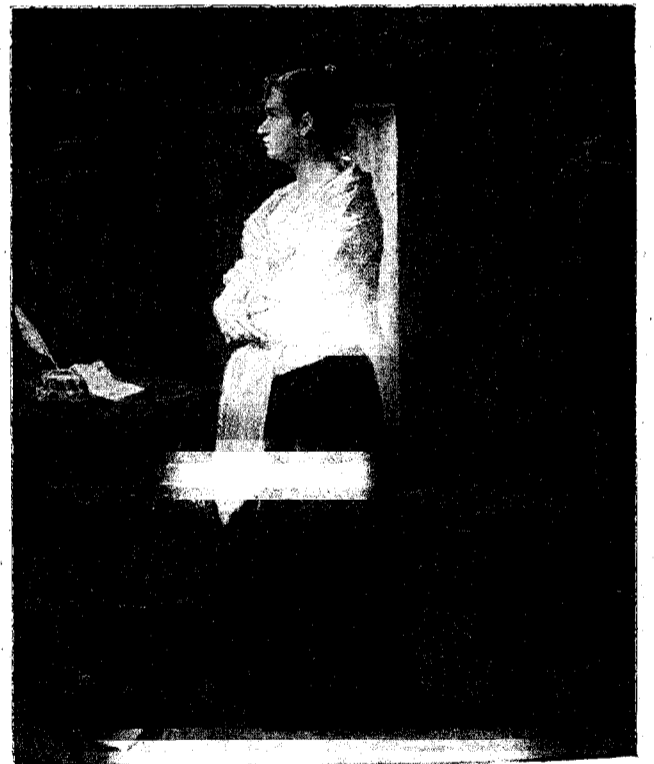
— Non pas, je flâne. C'est une manie. J'aime à flâner dans les gares, tantôt ici, tantôt au Nord, tantôt à l'Est, je varie. Ce va et vient de gens affairés, pressés, émus souvent par la joie d'un voyage longuement désiré, m'amuse, me distrait, ou m'attriste quelquefois.

— Ce n'est pas drôle de s'attrister ainsi ! Mais ce sont après tout des tristesses qui passent.

— Pas toujours, me répondit Fernand. Dans ces flâneries j'ai recueilli des souvenirs dont quelques-uns sont inoubliables. J'avais, d'ailleurs, cette manie alors que j'étais en province, et je me souviens d'une séparation que je n'oublierai point. C'était à la gare de Nantes, quelque temps avant mon départ du pays. Au fait, dit-il, je puis le dire, maintenant, ce petit drame qui devait, plus tard, me faire souffrir.

Il me sembla alors que Fernand essayait furtivement une larme.

— Un soir, reprit-il, il y a de cela dix ans environ, j'étais venu, suivant



SALLÉ

Dans le tableau qui nous occupe, une pauvre femme vient de recevoir une lettre, qui lui annonce sans doute une nouvelle fâcheuse. Elle semble atterrée et vient de froisser cette lettre qu'elle a jetée à ses pieds.

L'ensemble de cette œuvre se distingue surtout par sa facture qui est sobre et heureuse, chez M. Sallé pas de coloris exubérant, pas de *tire l'œil*, mais une gamme de teintes harmonieuse et savante. Il prend plaisir à rendre les scènes de la vie intime, les scènes d'intérieur lui sont familières, et il les peint toujours avec une grande justesse d'observation et une connaissance approfondie.

Première médaille au Salon de Bellecour, nous souhaitons vivement qu'il nous envoie toujours chaque année une de ces belles pages de la vie de famille, dont il se fait si bien l'interprète.

E. Géannoël.

ma coutume, flâner au départ de la gare de Nantes. C'était l'heure des trains de Paris et de Bretagne et la salle était très animée.

— Au milieu de ce brouhaha de voyageurs pressés, je vis, assis sur l'un des bancs de bois, deux vieillards, un paysan et une paysanne, et entr'eux, une jeune fille de 15 à 16 ans. La jeune fille portait le costume des Clissonnaises, mais, comme les vieux, elle était pauvrement vêtue. Et pourtant, qu'elle était jolie sous ses habits grossiers. Son visage aux lignes pures et irréprochablement régulières portait encore la trace des larmes versées. A ses pieds, entre le vieillard et elle, était un petit paquet noué dans un grand mouchoir à carreaux. C'était tout le bagage de la pauvre enfant.

Tous trois étaient là, silencieux, les yeux fixés à terre, mornes et rougis d'un chagrin noir qu'on devinait.

Les vieux étaient très-vieux, ils ne pouvaient être que les grands-parents de la jeune fille. De temps en temps, à la dérobée, ils la regardaient.

L'employé appela les voyageurs pour Paris. Tous se levèrent.

— Allons, ma petite Marie, fit la vieille femme, c'est l'heure.

— Oui, grand'mère, fit la jeune fille en embrassant l'aieule.

— Tu nous écriras, bien sûr, quand tu seras rendue.

— Oh ! bien sûr, dit l'enfant.

Le vieux étouffait les sanglots qui lui montaient à la gorge. Il tira deux poires de sa poche, et les tendit à l'enfant.

— Tiens, Marie, prends encore ces poires, en route tu les mangeras.

— Merci, grand-père, fit-elle, et en l'embrassant, elle lui dit plus bas :

— Ne pleure pas, faut pas chagriner grand'mère ; puisqu'il faut que je parte ! et puis, bien sûr, que j'écrirai.

Le vieux portait le paquet, il voulut accompagner la petite jusqu'au train, l'employé ne voulut pas. Alors, hébété, il abandonna le bagage à l'enfant, et sans mot dire, il la regarda s'éloigner dans la gare.

La vieille le tira par la manche de sa blouse et tous deux revinrent s'asseoir sur le banc de bois.

Ils restèrent là longtemps, alors que le train était parti, et dans le même silence navrant.

La vieille se leva pourtant.

— Viens, Jean, fit-elle, il faut partir, c'est fini, la petite est loin.

— Oui, la petite est loin, dit le bonhomme, répétant des mots, comme un enfant, faut partir, allons.

Ils quittèrent la gare, s'éloignèrent de leurs pas pénibles et lents, le dos voûté l'un et l'autre, les longs cheveux blancs des vieillards flottant au vent du soir.

Quelques semaines plus tard, Fernand arrivait à Paris et un an après, il était interne à la Charité.

Un soir, on le fit appeler, on amenait dans une Salle dont il avait la garde une jeune fille dans laquelle il reconnut Marie.

La pauvre enfant était atteinte d'une phtisie qui devait l'emporter.

Bien que le visage fût pâli et maigri par le mal, Marie, me disait-il, était restée jolie.

Il eut pour elle, des attentions qu'il ne pouvait avoir pour tous ses malades, aussi furent-ils vivement amis.

Un jour, Fernand se plût à lui raconter comme il l'avait vue pour la première fois.

Elle pleura, au souvenir de cette séparation cruelle qu'il évoquait et lui raconta alors son histoire si navrante.

Elle était venue à Paris pour gagner plus d'argent, afin de venir en aide aux vieux qui ne pouvaient plus travailler.

Une fois, la pauvre petite, tenaillée par la souffrance, lui dit :

« Ils mourront le jour où ils sauront que je suis morte, ils n'ont plus que moi. »

Et la préoccupation de l'existence des vieillards torturait cette pauvre malade.

Pour la calmer, Fernand apprit à imiter son écriture, et ce fût lui qui, chaque mois, écrivit aux vieux en leur envoyant ce que Marie avait coutume de leur envoyer.

Elle vécut six mois et mourut dans ses bras, en pleine connaissance, en lui disant :

— Ne leur dites pas que je suis morte.

Il a accompli la dernière volonté de cette enfant. Les vieux moururent trois ans après, à quelques mois d'intervalle, croyant encore à l'existence de leur petite Marie.

Et comme à ce moment pathétique de cette touchante idylle je lui disais :

— Et jamais tu n'oubliais d'envoyer aux vieillards leur petite pension ?

— Non, me répondit-il, et je leur écrivais toujours de cette même écriture de Marie qu'ils croyaient reconnaître.



MEUNIER

Une meute de M. Charles Meunier, où nous trouvons des qualités sérieuses. M. Meunier excelle dans les dessins à la plume, qui lui sont familiers, ses menus sont très remarquables, il se distingue également dans l'aquarelle, son *médiant arabe* en est une preuve. Nous le retrouverons au prochain Salon. E.-Géénnoël.



MÉDARD

Nous donnons à nos lecteurs le *fac-simile* bien imparfait, il est vrai, de l'un des tableaux de M. Médard, et qui valut à cet artiste la première médaille au Salon lyonnais. Vous connaissez tous ses toiles adorables. Vous avez plus d'une fois contemplé ses pivoines exquises, ses azalées et camélias dont il rend la fraîcheur et le velouté avec un talent admirable. La Ville a depuis longtemps déjà consacré la réputation de cet excellent artiste en lui achetant une de ses œuvres. Son genre lui est particulier et se révèle surtout par l'heureuse composition de l'ensemble et le brio de son coloris. Nous sommes persuadé que M. Médard ménage quelque production admirable pour notre prochain salon, où nous pourrons à loisir le contempler et l'applaudir. E.-Géénnoël.

Je ne pus, mon cher, à cette réponse sublime, m'empêcher de lui serrer les mains avec effusion en m'écriant :

— Bravo Fernand, tu es un brave cœur !

Que veux-tu, ajouta-t-il, j'aimais cette enfant et c'est la seule femme que j'aie jamais aimée.

Ceci entre nous, mon cher, me dit finalement mon ami, mais c'est peut-être pour cette raison que ce bon Fernand est resté garçon, car quand on aime bien pour un jour c'est souvent pour la vie.

G. DE ROYAN.

ÉTUDES MUSICALES

LE NIEBELUNGEN (suite)

Siegfried (deuxième journée)

Brunehilde avait sauvé Sieglinde en la dérochant à la colère farouche de la déesse Fricka; réfugiée dans les profondeurs de la forêt, la femme de Hounding mit au monde l'enfant de Siegmound et en confia la garde au Niebelung-Mime, le même qui, sur l'ordre d'Albérich, avait forgé l'or tout-puissant.

Le nain Mime, difforme au moral comme au physique, éleva dans sa caverne le fils chéri de Sieglinde, non pas par dévouement mais par convoitise; il espérait se servir de lui plus tard pour conquérir cet or, objet de ses désirs. Devenu adolescent, Siegfried rêve de conquérir le monde, il lutte victorieusement avec les fauves de la forêt, mais qu'est ceci auprès de ce qu'il rêve! Brûlant du désir de savoir, il interroge impatiemment le nain, car il veut quitter la forêt, courir loin, bien loin à la conquête de domaines inconnus. Mime lui rend alors les débris de l'épée que Wotan brisa dans la main de Siegmound. Siegfried jette ces débris à la forge et en fait un superbe glaive et, guidé par le nain, il arrive devant l'antre du géant Fafner qui, changé en dragon, garde l'or du Niebelung.

Le jeune héros ne s'effraie pas, il tue le géant; mais dédaignant les richesses accumulées dans l'antre, il ne conserve que l'anneau d'or dont il ignore la puissance et un heaume qui lui permet de changer d'aspect.

Mais bientôt la nature bienfaisante pénètre de son charme divin l'âme du jeune homme; étendu au pied d'un arbre, il écoute en rêvant les mille bruits de la forêt. Un trouble inconnu s'empare de son être à la vue des oiseaux qui parcourent les cieux en couples gracieux; il songe à la femme, à cet être délicat et mystérieux qu'il n'a jamais vu et dont il ne sait rien. Tout à coup, il lui semble saisir le sens de ce chant d'oiseau, c'est comme l'âme de sa mère qui lui parle avec des mots pleins de tendres caresses. « Siegfried, lui dit la voix, tu possèdes, à toi la plus belle des femmes, elle dort au sommet d'un rocher, enveloppée d'un rempart de flamme; puise en toi-même le courage de traverser la fournaise et la vierge guerrière est ta conquête. »

Au troisième acte, Wotan, penché au bord d'un nuage, évoque la déesse Erda qui seule connaît les destinées du monde; lentement elle quitte sa sombre demeure pour répéter à Wotan sa prédiction fatale: la fin est inévitable, les dieux succomberont devant les hommes. Et l'âme tourmentée du dieu des dieux, lui fait s'écrier qu'il aspire à cette fin. Il essaye bien pourtant de barrer la route à Siegfried, mais celui-ci brise la lance du dieu avec cette épée qu'il a lui-même forgée. Tout cède devant lui: les montagnes semblent s'abaisser, les flammes semblent s'écarter à son passage. La Walkyrie est devant lui, endormie de ce sommeil profond dans lequel Wotan l'a plongée; ivre de joie et d'amour Siegfried l'éveille d'un long baiser.

Le Crépuscule des Dieux (troisième journée)

Un frêne couvre de son feuillage sombre les trois nornes qui filent la destinée des hommes; tout à coup, la corde qu'elles tissent depuis la naissance du monde se rompt brusquement entre leurs mains; glacées de terreur les trois fileuses regagnent précipitamment les sombres profondeurs de la terre, domaine de la vieille Erda.

A la leur blafarde du jour qui paraît, Siegfried et Brunehilde sortent de la grotte où s'abritent leurs amours, la Vierge a dépouillé sa divinité et dévoilé au héros bien aimé les mystères sacrés de la science des Dieux, et il lui semble n'avoir rien donné à celui qui lui a révélé l'amour. Mais Siegfried doit courir à la conquête de lauriers nouveaux, il revêtira la cuirasse de la Walkyrie et montera ce coursier qui jadis

L'ABEILLE

MAISON DE CONFIANCE

E. MAURIN

44, Place de la République, 44

SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX ET LAYETTES

LINGERIE FINE

Costumes Enfants haute Nouveauté

VÊTEMENTS EN TISSUS IMPERMÉABLES

POUR

Hommes, Dames et Enfants

PÈLERINES FANTAISIE

Manteaux

Pèlerines

POUR

CHASSEURS ET CYCLISTES

Vêtements imperméables sans caoutchouc ni odeur

PAR PROCÉDÉ SPÉCIAL

Garantis d'une imperméabilité absolue

ATMOSPHERIQUE ANGLAIS
 LYON -- NOUVEAU -- LYON
 (à l'entresol) -- RUE DE LA RÉPUBLIQUE --

volait dans l'espace. Avant de s'éloigner, le héros remet à Brunehilde l'anneau d'or, gage de leur fidélité.

Siegfried arrive à la demeure de Gunther, chef puissant des bords du Rhin; auprès de ce guerrier habitent sa sœur Gutrune et le farouche Hagen fils d'Albench le Nibelung et chargé par lui de reconquérir l'anneau d'or. Gunther accueille amicalement le héros, tandis que Gutrune lui verse un philtre sacré grâce auquel il oublie Brunehilde et ses amours. Il épouse Gutrune et promet à Gunther de lui amener la déesse endormie dans un palais de flammes. La trahison de son bien-aimé change la fille du dieu en une furie terrible: seule la mort de Siegfried peut lui reconquérir le héros. A la chasse, tandis que Siegfried raconte sa vie à ceux qui l'entourent, Hagen le tue traîtreusement et le héros meurt en prononçant le nom retrouvé de Brunehilde.

Gutrune éclate en cris de désespoir devant le cadavre de son époux, mais Brunehilde intervient, fait dresser un bûcher sur lequel est étendu Siegfried, puis lui reprenant l'anneau fatal, « la souffrance, dit-elle, m'a fait clairvoyante; ceux qui devaient effacer la faute des dieux étaient voués d'avance au malheur; que le feu purifie l'anneau, la fin des dieux est proche; mais si je laisse le monde sans maître, je lui lègue du moins mon suprême savoir: l'or, la splendeur divine, la toute puissance ne fait point le bonheur; félicité dans la joie et dans la souffrance nous vient du seul amour! »

Et sautant sur son cheval de Walkyrie, elle s'élanche dans la fournaise. Le Rhin déborde alors comme une onde en furie, dispersant les cendres du bûcher. Les filles du Rhin ont reconquis l'anneau, tandis que sur la montagne, dans une pâle lueur, le Walhalla s'écroule autour des dieux qui pâlissent et disparaissent.

(A suivre)

L. M.

CHRONIQUE LYONNAISE

Le Vieux Lyon

Chaque jour la pioche des démolisseurs fait disparaître quelque vestige de notre vieux Lyon, si pittoresque et d'un effet si artistique en certains de ses anciens quartiers, que nos vandales modernes éventrent sans pitié, rasent et nivellent — comme une ville conquise mise à sac — au nom du progrès, de l'hygiène, du *comfort*, et autres divinités impitoyables de cette fin de siècle, qui ne rêve que ruines et bouleversements.

Au lieu de ces curieuses bâtisses d'antan, capricieusement groupées au gré de la fantaisie de chacun de leurs constructeurs, sans aucun souci de l'alignement et des exigences de la voirie; ayant chacune leur physionomie propre bien distincte, leur caractère — bon, ou mauvais, comme celui de leurs habitants, mais toujours original — possédant même un blason typique qui les anoblissait en en faisant la maison « du cheval blanc, » la maison « des trois carreaux » la maison « du tambour » etc., etc.; nous édifions maintenant de monotones cubes de pierres, dans des rues tirées au cordeau et découpées géométriquement — à l'américaine — comme les cases d'un damier... dont nous sommes les malheureux « pions » en perpétuel déménagement. — La comparaison est même d'autant plus juste, que la plupart ne cherchent qu'à aller « à dame. »

A cela, on me répond pompeusement: « Eau et gaz à tous les étages » — « tout à l'égout » — plus d'insectes familiers et grouillants comme dans nos vieilles mesures de jadis... mais, hélas!.. concierge à toutes les portes cochères!

Avons-nous bien réellement gagné au change?

Je faisais toutes ces réflexions désolantes de vieux lyonnais, en admirant une des meilleures toiles d'un de nos peintres les plus estimés: *Les démolitions de la rue Grôlée*, de CLAUDIUS SEIGNOL, qui a enlevé tous les suffrages et la 2^e médaille au Salon de 1892.

C'est une vue prise, vers huit heures du matin, de l'angle de la rue Ferrandière et de la place du Mont-de-Piété, sur l'emplacement même où cette tante secourable nous portait tant d'intérêts... et nous enchainait par les liens de la reconnaissance.

Au premier plan du tableau, un tombereau attelé d'un cheval blanc bien campé dans les brancards, pendant qu'un robuste terrassier, — en chapeau de paille, tricot rayé et les manches retroussées — enlève les déblais, dont il charge le véhicule, à vigoureux coups de pelle et dans un mouvement très juste saisi sur le vif. A gauche du spectateur, et au second plan, deux

manœuvres poussent un autre chariot vide; tandis qu'une troisième voiture, attelée de deux chevaux, emporte son « voyage » de démolitions.

Un pan de mur voisin vient de s'écrouler sous le pic des maçons, en soulevant une poussière bien éclairée par le soleil matinal, dont les rayons traversent la rue obliquement, en faisant valoir le fond de la composition.

Cette scène — d'une large facture générale — est traitée de main de maître; et la tonalité grise de ces vieilles murailles suintantes a été rendue par l'artiste avec une justesse et une variété de touches du plus heureux effet. C'est bien vu et d'un rendu parfait de vérité.

Les rugosités du terrain défoncé sont accusées par de solides empâtements, tandis que le cheval blanc — admirablement dessiné et plein de vie en son immobilité — s'enlève avec vigueur sur le fond gris-bleuté de la rue.

Cette œuvre très intéressante — qui dénote chez M. SEIGNOL une obser-



vation pénétrante et un faire d'une rare habileté — est certainement une des plus jolies pages locales que nous connaissions. Elle attirera sûrement l'attention des connaisseurs et du public doué de quelque sens artistique, à notre prochaine Exposition de 1894, où elle figurera probablement; mais il serait grand dommage que la Ville de Lyon la laissât partir dans quelque galerie exotique, alors que sa vraie place est au Musée du Palais St-Pierre, parmi nos peintres lyonnais, comme une curieuse pièce d'archives de notre vieille cité.

Allons, messieurs nos édiles, démolissez tant que vous voudrez les vieilleries du passé — puisque c'est la loi fatale de transformation, qui entraîne l'architecture comme tous les autres arts, les sciences et l'industrie; — mais, par piété filiale, sachez au moins nous en conserver les souvenirs dignes de mémoire, comme le tableau de notre compatriote SEIGNOL, dont nous nous faisons un devoir *civique* de vous conseiller vivement l'acquisition.

GILDAS.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE A LYON

Représentation de gala au profit de l'œuvre des maisons de patronage des apprentis

Dernièrement, dans la salle des Folies-Bergères, avait lieu la représentation du *Dépôt amoureux* et des *Femmes savantes*, comédies de Molière, interprétées par les artistes de la première scène du monde.

A Lyon, où la charité et la bienfaisance sont légendaires, personne

n'ignore ce qu'est cette œuvre du patronage qui compte aujourd'hui deux maisons, l'une rue des Chartreux et l'autre rue de Crémieu, par lesquelles ont passé plusieurs milliers d'apprentis.

Dans ces maisons, par de généreux concours et de précieux dévouements ; les jeunes apprentis trouvent chaque soir des cours où ils peuvent perfectionner leur instruction professionnelle, en même temps que leur éducation morale y est l'objet de soins attentifs.

Par cette œuvre puissante et digne de tous les encouragements, ces enfants qui déburent dans la vie et qui ne sont point encore assez forts et assez prémunis contre les dangers, sont arrachés aux périls de la rue, à cette promiscuité pernicieuse qui n'est qu'une occasion de mauvais exemples et de mauvaises habitudes.

La meilleure preuve de l'excellente influence de l'œuvre des maisons de patronage, c'est que nombre de patrons qui, de modestes apprentis, sont, grâce à elle, devenus des chefs de maisons honorés, s'empressent d'y envoyer leurs enfants.

C'est pourquoi je me permets de signaler tout particulièrement cette œuvre de bienfaisance à la sympathie des nombreux lecteurs du *Lyon-Théâtre*.

En effet, malgré le temps pluvieux, un public nombreux et élégant avait tenu à témoigner ses sympathies par sa présence à cette magnifique fête de gala et montrer ainsi l'appui qu'il se fera toujours un plaisir et un devoir de donner à cette œuvre si méritoire.

Les noms de Coquelin cadet, Le Bargy, Langier, Mmes Pierson, Muller, etc., sont assez connus de réputation universelle pour que je me permette de discuter sur leur valeur artistique ; je n'entreprendrai donc pas certainement semblable tâche.

Je me plairai toutefois à dire qu'ils ont été écoutés avec grand plaisir et d'autant plus qu'à Lyon nous sommes entièrement privés de classique.

Quand on a le loisir d'entendre les comédies de Molière, surtout avec de semblables éléments, on ne peut qu'applaudir à l'occasion qui vous le procure ; aussi des ovations sans nombre ont-elles accompagné à diverses reprises les entrées et sorties de ces majestés de la Comédie-Française.

Ce qu'il y a encore d'agréable, c'est que cette inoubliable fête s'est terminée vers 11 heures 1/2, et chacun est parti emportant avec lui la satisfaction d'un régal d'esprit et le souvenir d'une bonne action. H.

Concert Grenette

Grande affluence vendredi soir à la coquette salle Grenette pour les représentations du cabaret Bruant par M. Tavernier. L'exiguïté de la scène et de la salle se prête admirablement à ce genre de spectacle, où tout doit se passer, pour ainsi dire, en famille, où chaque spectateur se trouve transporté au cabaret Bruant lui-même et s'identifie pleinement avec les personnages de la scène.

M. Tavernier, de sa voix puissante et harmonieuse, détaille avec assurance le répertoire Bruant, dont il fait ressortir, sans affectation pourtant, toutes les finesses. Il y met toute son âme et réussit à faire vibrer en nous la corde sympathique en faveur des déshérités de la société, objets de ses chansons, et réussit pleinement à nous faire oublier Bruant lui-même.

Mmes Costa, Henry et Roche, toujours gracieuse, ainsi que MM. R. de Mondragon, dont la voix bien timbrée se prête à toutes les transformations parcourant sans difficulté toute l'échelle diatonique ; M. Préal-Henry, le désopilant duetiste, et le jeune Emile, étourdissant de verve et d'entrain, lui donnent la réplique et l'accompagnent au refrain, émaillent la représentation par quelques couplets de leur répertoire tant écouté.

N'oublions pas de donner une mention toute spéciale au Chanteur Masqué qui ne compte plus avec les succès, ainsi que la petite Andrée, très amusante.

En somme, soirée excellente. qui fera certainement refuser pas mal de monde au Concert Grenette.

Dans les Brouillards

Il a ri plus que de coutume,
L'autre jour, le traître lutin,
Qui de nous perdre dans la brume
S'était fait un plaisir malin.
Le moqueur voulant nous surprendre

CHEVAL DE BRONZE

C. HUGUET

68, Rue de la République, 68

LYON-BELLECOUR

CORBEILLES DE MARIAGE

Eventails, Bronze d'art

BIJOUX ARTISTIQUES. BIBELOTS, MAROQUINERIE RICHE

CANNER STICKS, CRAVACHES

ENCAS ET OMBRELLES, PARAPLUIES

MONTAGE D'ÉVENTAILS

RÉPARATIONS

Monture et Feuilles à Peindre

Gordonnerie des Archers

CHARVET & CHAPUY

MAGASIN

7, Rue des Archers, 7

14, Rue Laurencin, 14

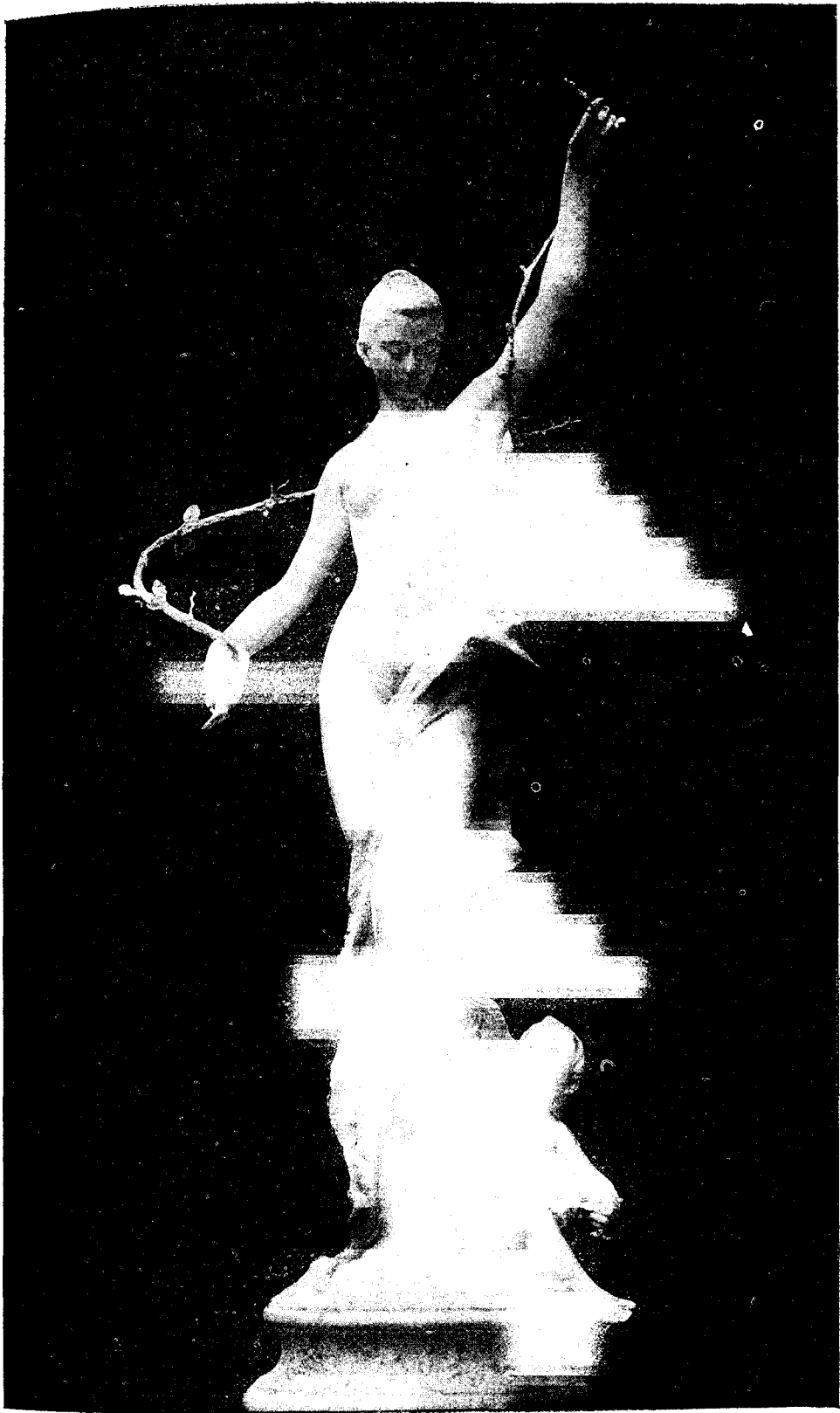
ATELIER

LYON

CHAUSSURES SUR MESURE ET CONFECTIONNÉES

ARTICLES DE SOIRÉES

Maison de Confiance — Prix modérés



La Soie, de M. DEVAUX

Nous sommes heureux de pouvoir faire admirer à nos lecteurs cette exquise figure qui fut exposée au Salon lyonnais 1892 et où elle obtint le plus légitime succès.

Cette jeune femme, svelte, élégante et gracieuse à la fois, qui tient dans ses doigts effilés avec un charme adorable une branche de mûrier, c'est la soie de M. Devaux. A ses pieds un tout jeune enfant personnifie le travail des ouvriers de notre grande industrie lyonnaise. M. Devaux si jeune et pourtant déjà célèbre a tenu à nous montrer la merveilleuse souplesse de son talent. Nous avons déjà eu le plaisir de pressentir en lui un maître en voyant le succès de ses *Orphelins* au Salon de Paris et qui valurent à leur auteur une récompense bien méritée.

Dans le buste, ou plutôt la demi-statue de Michel Parrache, placée dans la Mairie du 2^e arrondissement, l'artiste a rompu vertement avec les données conventionnelles en faisant non seulement un portrait remarquable, mais encore une œuvre décorative du plus grand mérite. Nous connaissons également de lui plusieurs portraits, chez lesquels la ressemblance n'exclut pas la vie que sait leur donner un artiste aussi sympathique, celui de M. Bertnay, dont toute la presse a fait l'éloge; celui de notre regretté député du Rhône, Ed. Thiers, placé sur une de nos places publiques.

Celui de M. de Chavigny, pour son monument à Moulins, et beaucoup d'autres qu'il serait long d'énumérer et dont l'éloge n'est plus à faire.

Je termine en ajoutant que M. Devaux fait le plus grand honneur à notre école lyonnaise, aussi lui adressons nous nos plus sincères félicitations.

E.-Géhennoël.

Et prolonger nos pas bien tard,
Sur les collines vint étendre
Son vaste filet de brouillard.

La course ensemble commencée
Et sous un ciel si bien d'accord
Avec les vœux de ma pensée,
Oh! j'en fus charmé tout d'abord!
Qui n'envie un pareil mystère
Pour errer avec ses amours?
Voiler l'horizon de la terre,
Être invisible aux alentours!

Oui, je veux que le val se noie!
Que tout rayon s'éteigne au loin!
De nos pas rythmés par la joie,
Nul regard ne sera témoin!
Et que me fait l'espace immense?
Mon bonheur est là tout entier!
Je ne veux pas savoir d'avance
Où finit l'amoureux sentier.

Aussi nos yeux ne cherchaient guère
A traverser l'air nébuleux.
L'amour emplissait de lumière
Nos cœurs vastes comme des cieux.
A cette clarté de nos âmes,
Les objets, ravivés soudain,
Paraissaient dans l'orbe de flammes
Que nous jetions sur le chemin.

Comme un miroir voilé de gaze,
L'étang rendait un pâle éclair,
Et les joncs tremblant dans la vase
Croyaient voir un soleil d'hiver.
Le chêne, avec ses bras rigides,
Mystérieux, nous saluait;
Deux saules près des eaux rapides
S'étreignaient d'un amour muet.

Du cœur un élément émane :
C'est l'âme même avec ses feux,
Baignant l'espace diaphane
Où tu respirez et tu te meus.
Des collines jusqu'aux étoiles
Elle s'épand dans son transport,
Mais elle y jette aussi ses voiles,
Pour te cacher, mon cher trésor!

LAURENT-ROLANDEZ.

LA WALKYRIE

(ANALYSE)

La *Walkyrie*, qui a été jouée tout d'abord à Bruxelles et à Munich et qui a été représentée en mai dernier à l'Académie nationale de musique à Paris, est assurément une des plus belles œuvres de Wagner dont *l'Or du Rhin* est le préambule et dont la suite est le sujet d'un autre opéra *Siegfried*.

En voici l'analyse :

1^{er} acte : *Dans la demeure d'Hunding*

Siegmund fils mortel de Wotan, abandonné par son père, traqué par ses nombreux ennemis, se réfugie dans la demeure du terrible chasseur Hunding. Sieglinde, la femme d'Hunding, paraît et s'empresse auprès du blessé; elle lui fait boire une coupe d'hydromel, Sieglinde porte la coupe à ses lèvres et la rend à Siegmund qui boit longuement en fixant sur la jeune femme un regard d'amour; Hunding entre et fait asseoir Siegmund à sa table. Siegmund répondant au désir d'Hunding lui raconte son histoire : l'assassinat de sa mère, la disparition de sa sœur et de son père, enfin lui-même ayant pris la défense d'une jeune vierge qui allait contracter un hymen sans amour, est traqué de toutes parts, Hunding qui a reconnu en Siegmund un ennemi de sa race se lève et le provoque en duel, duel qui aura lieu le lendemain.

Siegmound reste seul : il songe à son père qui lui a promis de lui envoyer une épée au moment suprême.

O glaive promis par mon père !
Te trouverai-je au moment du danger !

A ce moment un rayon de lumière paraît et l'on voit briller la poignée lumineuse d'une épée.

Sieglinde, vêtue de blanc, sort de sa chambre et raconte à Siegmound l'histoire de cette épée merveilleuse :

Le jour de ses noces avec Hounding, à qui elle avait été vendue par des gens sans cœur, un homme vêtu d'une cape noire était entré et avait planté cette épée dans le tronc de ce frère, l'offrant à qui pourrait l'arracher de sa gaine.

Les plus forts et les plus hardis voulurent mais en vain tenter l'entreprise.

Alors j'ai lu dans la pensée
De cet étranger visiteur
Et j'ai compris qu'à mon vengeur
Sa main destinait cette épée
O femme radieuse ! compte sur moi, je serai ton vengeur.

s'écrie Siegmound, et il prend possession de l'épée.

La scène change et l'on voit une superbe nuit de printemps.

La lune jette ses rayons sur le couple amoureux.

Les jeunes gens s'aiment et quoique ayant appris dans le cours de leur duo d'amour qu'ils sont frère et sœur :

Viens ma sœur, viens ma femme
Fleurisse le sang des aïeux .

Ils s'enfuient néanmoins dans le fond de la forêt, se tenant enlacés l'un à l'autre !

Pas très moral comme on voit, mais Wagner se soucie bien peu de la moralité dans ses drames.

Le deuxième acte représente un site sauvage dans la montagne. Wotan, armé pour le combat et la lance à la main, donne des ordres à la Walkyrie Brünhilde pour le combat qui va bientôt avoir lieu entre Hounding et Siegmound. La Walkyrie doit assurer la victoire du fils de Wotan. Fricka, femme de Wotan et déesse de la raison et de la justice, ne veut pas qu'on protège l'adultère et les amours incestueuses et veut au contraire punir le couple infâme. Wotan se défend :



ARLIN

M. Arlin est un de nos meilleurs paysagistes lyonnais. Ses œuvres, que nous sommes heureux de retrouver chaque année au Salon, dénotent chez l'auteur une conscience artistique à toute épreuve et une sincérité remarquable d'exécution.

Travailleur et chercheur acharné, il n'a qu'un souci, rendre la belle nature dans sa simplicité grandiose, sans retrancher ni ajouter quoi que ce soit par des ficelles ou des trucs si familiers à quelques artistes. Ses paysages admirablement choisis sont pleins de vie et d'harmonie. L'air et la lumière circulent partout comme à plaisir.

La toile que nous reproduisons plus haut est bien certainement une des plus remarquables de cet artiste. Ce paysage du matin, aux lignes heureuses et d'une peinture très sobre, a valu à M. Arlin les suffrages de ses collègues admirateurs, convaincus de son talent, qui lui ont décerné la médaille d'honneur du Salon.

Son autre toile, *Soleil couchant* fut également très appréciée à la même exposition.

Sa facture toute spéciale et surtout personnelle le place en première ligne parmi nos bons paysagistes. Membre du Jury chaque année, son jugement et son expérience sont très écoutés par ses collègues qui approuvent généralement ses décisions.

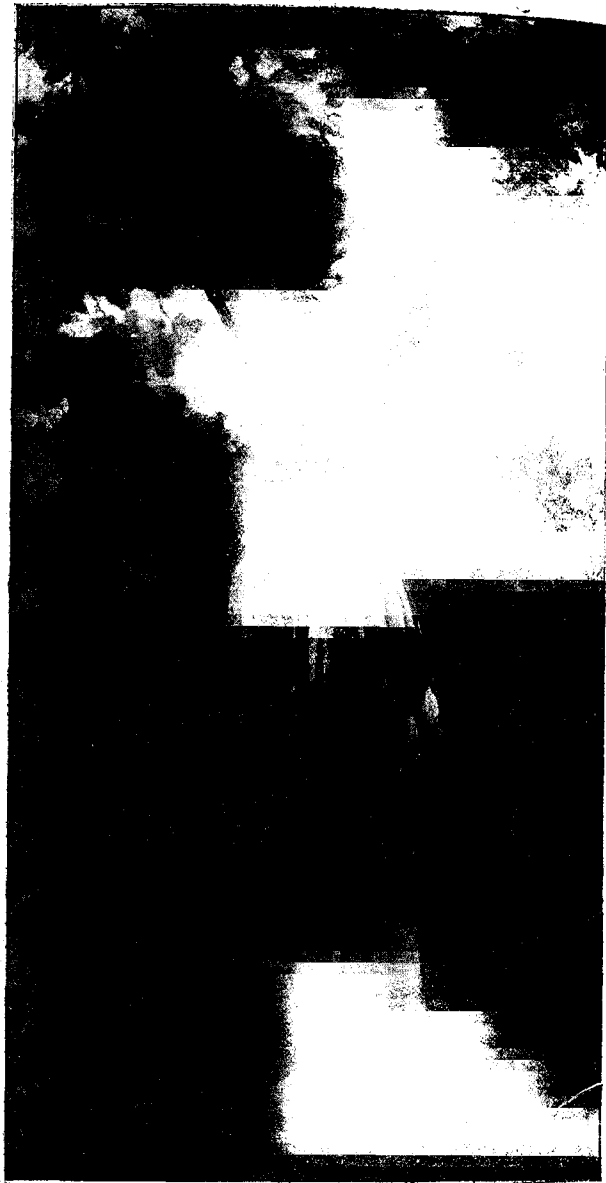
Il sait concilier les différends et applanir les petites difficultés et rancunes d'atelier, chose assez difficile. Il réside à Montchat dans une coquette habitation attenante à son atelier qui est une véritable galerie, où les chefs-d'œuvres signés Vollon, Pelouze, Bussot, etc., s'étalent aux yeux du visiteur étonné. Là, M. Arlin travaille seul, à l'abri de tout tracés et bouleversement de la ville, en tête à tête avec la muse qui l'inspire et qui nous permet chaque année de contempler ses toiles bien sincères à chacune de nos expositions.

E.-Géénnoël.

Est-ce donc un crime si grand
D'écouter la voix de son âme ?

Bref, la sage Fricka finit par avoir le dessus et Siegmound est condamné à mourir. Brünhilde doit lui annoncer cette terrible nouvelle.

Siegmound et Sieglinde arrivent à ce moment. Sieglinde marche en avant, d'une allure pressée. Siegmound s'efforce au contraire de l'attirer à lui. Brünhilde annonce à Siegmound sa mort prochaine et



BARRIOT

Parmi les peintres de genre, dont les toiles font l'admiration des amateurs de bonne peinture, citons en première ligne, M. Barriot dont les œuvres chaque année lui assurent un nouveau triomphe. Sans vouloir remonter bien loin aux débuts des succès de l'artiste, nous avons pu admirer, au palais St-Pierre, à la Société des Amis des Arts, cette page magnifique : *Le roi du tapis*, où l'artiste s'était révélé tout entier, et qui valut à son auteur une prime de la ville, et une médaille de la Société. Nous nous souvenons également du beau portrait de notre sympathique chef d'orchestre Luigini qui fit l'admiration de tous.

Ses envois aux Salons de Paris et de Lyon sont très remarquables, citons au hasard : *La Faneuse*, *la Petite taitière*, *le Pierrot*.

Sous le poirier, toile dont nous reproduisons ci-dessus le dessin dans laquelle se révèle les qualités maîtresses du dessin qui sont familières à cet artiste, et sa science du plein air, dans laquelle il excelle.

Aux champs, idyle champêtre gracieuse et simple à la fois, qui fut très remarquée à l'Exposition de Bellecour et qui valut à son auteur la médaille d'honneur du Salon. Citons également de lui, les magnifiques panneaux qui lui furent commandés par le casino de Vichy et dont les connaisseurs se plaisent à reconnaître les qualités maîtresses.

La crypte de l'église St-Pothin, chef-d'œuvre archaïque, mosaïque remarquable, qui lui fait le plus grand honneur.

Ses cours sont très suivis et quelques unes de ses élèves entre autres Miles Suc et Dauvergne, par leurs envois à Paris, montrent suffisamment, par leur succès, l'enseignement que l'on peut tirer de cet éminent professeur.

E.-Géénnoël.

lui apprend qu'il va bientôt prendre sa place au Walhalla. Siegmound demande si sa compagne adorée viendra avec lui au Paradis ! Impossible, réplique Brunehilde, Sieglinde qui porte en ses flancs un guerrier fameux doit rester sur terre où elle doit accomplir sa mission. Siegmound refuse les gloires de l'empyrée et veut rester avec sa femme et son enfant. Brunehilde touchée d'un pareil dévouement promet à Siegmound de tourner en sa faveur le sort du combat et lui dit de frapper sans peur. Elle couvre alors Siegmound de son bouclier, mais au moment où Siegmound va porter un coup fatal à Hounding, les nues s'illuminent et on voit Wotan qui dirige sa lance sur Siegmound. L'épée de Siegmound est brisée et Hounding lui enfonce sa lance dans la poitrine, Siegmound tombe mort et Sieglinde s'évanouit sur le roc. Wotan porte alors un coup mortel au farouche Hounding et s'adressant à Brunehilde il lui dit :

Quant à toi, tu me paieras ta désobéissance !
 Quel carnage mon Dieu !

3^{me} Acte : *Le sommet d'une montagne rocheuse.*

Sieglinde éplorée est sombre et distraite. Brunehilde veut la protéger contre la fureur céleste. Elle l'écarte d'un geste et regrette de ne pas être tombée expirante entre les bras de Siegmound.

Wotan sort de la forêt et s'élançe vers le groupe des Walkyries cherchant Brunehilde.

Où se cache la rebelle ?

Il finit par trouver la coupable et comme châtement elle est condamnée à devenir simple mortelle et restera abandonnée sur un rocher où elle dormira jusqu'à ce qu'un héros vienne la réveiller en la délivrant.

H.-E. GUY

Avec quelle conscience ce vieux bonhomme d'antiquaire regarde le tissu de l'étoffe qu'il a devant lui ; il en connaît la valeur, mais cela ne lui suffit pas, il la contemple une fois encore.

Entouré de bibelots de toute sorte, il passe une partie de son existence au milieu des vieux débris. Si je ne craignais d'exaspérer le modèle et d'attirer sur moi les foudres d'un Jupiter quelconque qu'il doit avoir acheté quelque part d'occasion, je dirais simplement : qui se ressemble, s'assemble.

Mais pardon ! je m'écarte de mon sujet. — La lumière qui se joue comme à plaisir sur l'ensemble de la composition donne bien l'illusion de la nature et en fait un magnifique trompe-l'œil. Les pierreries surtout, placées au premier plan, sont d'une limpidité surprenante et d'un éclat très lumineux. En somme, toile excellente. Nous avons eu le plaisir d'admirer plusieurs natures mortes de ce jeune artiste et toutes d'une facture excellente. Nous espérons que ces prochains envois au Salon ou à l'exposition de 1894, viendront à l'appui de mon dire et que... Mais chut ! j'allais commettre une indiscretion.

E.-Géénnoël.



Telle est l'analyse de ce beau drame que nous entendrons dans le courant de cette semaine. Je ne me permettrai pas de parler de la partition, qui est devant mes yeux en ce moment, car ce serait outrepasser mes droits, je renvoie donc mes appréciations à huitaine.

Néanmoins, il m'est permis de dire dès à présent que MM. Dauphin et Poncet ont monté cet opéra avec un luxe inouï. Quant à l'interprétation, par le peu que j'ai pu en juger, je puis assurer qu'elle sera tout à fait irréprochable. C'est plus qu'il n'en faut pour contribuer à un succès éclatant et durable. C'est du reste ce que je souhaite à nos directeurs.

HÉBERT.

Nous avons eu cette semaine une excellente représentation de *Samson et Dalila* avec Mlle de Vitta.

Le public a revu cette gracieuse artiste avec le plus grand plaisir et le lui a prouvé, en lui faisant ovations sur ovations.

La voix de cette remarquable contralto est toujours aussi belle que l'an dernier, sa méthode est toujours irréprochable. Voilà au moins une artiste qui chante avec une méthode et un style parfaits, et qui ne fait pas un sort à chaque phrase, ce qui finit toujours par être agaçant.

M. Lafarge, qui se prépare à nous faire une magnifique création de Siegmound, dans la Valkyrie, rôle qui est on ne peut mieux dans ses moyens, a lui aussi été chaleureusement applaudi.

Ces deux excellents artistes ont obtenu un triple rappel, après le deuxième acte. Toutes mes félicitations.

MM. Castel et Silvestre ont complété un ensemble très satisfaisant. Voilà certes du bon théâtre comme je voudrais en avoir tous les soirs.

On répète en ce moment *Phryné*, opéra-comique de Saint-Saëns. En voici la distribution :

Phryné	M ^{mes} Candelon	Nicias	MM. Ariel
Lampido	Lyven	Cynalopexe	Baron
Dicephile	M. Delvoye	Agérachine	Ogier

On parle aussi de la *Muette de Portici* avec MM. Ceste et Fonteix ; c'est un essai à faire.

Plusieurs bruits circulent en ce moment : Mme Richard de l'Opéra et M. Paulin pour le *Prophète*. Puis M. Mondaud pour quelques représentations — mais ceci, chers lecteurs, sous toutes réserves. H.

Nuit de Noël

Minuit !... sur le parvis, le peuple des fidèles,
 Ecoute recueilli, le murmure des chants,
 Que les vents de la nuit vont prendre sur leurs ailes
 Pour les porter au ciel, tout parfumés d'encens !...

Minuit !.. Et l'artisan, de sa lampe fumeuse,
 Fredonnant un vieil air, avive la lueur ;
 Il poursuit jusqu'au bout sa veille courageuse,
 Car demain le paiera de son rude labeur.

Un sourire d'enfant sa plus chère espérance
 Le seul point lumineux de tout son horizon :
 La mère, hélas ! n'est plus pour garder son enfance
 Et l'endormir le soir avecque une chanson :

Minuit !... Ils vont venir au repas de famille
 Que l'aïeule tremblante a préparé pour eux ;
 Dans la salle bien close, où la bûche pétille
 S'élèvera bientôt un murmure joyeux :

Ceux-là sont les heureux, qui s'aiment sans contrainte,
 A qui la vie est douce, et facile à porter,
 Qui marchent en avant, sans alarme et sans crainte
 Des douleurs qu'ils auront peut-être à supporter !...

Minuit !... l'orgie éclate, indomptable et lascive
 L'air est tout imprégné de parfums enivrants,
 Une gaieté fiévreuse, anime les convives,
 Les vins coulent à flots dans les cristaux brillants ;

Un bruit confus de voix, qui se mêlent et grondent,
 Blasphèmes, cris d'amour, éphémères serments,
 Ardents baisers, auxquels d'autres baisers répondent,
 Folle ivresse qui va finir au jour naissant !...

Minuit !... dans la mansarde, où la bise glacée
 Sème la neige prise aux berges du chemin,
 Une famille entière, engourdie, affaissée,
 Attend l'horrible mort, du froid et de la faim !...

Il faut venir en aide, à la misère sombre,
Digne, qui se refuse à la mendicité,
La prendre par la main, la tirer de son ombre
Suivant la grande loi de la fraternité !

Minuit !... du gai Noël, voici que l'arbre immense
Elève ses rameaux, dans un flot de clarté
Du sapin radieux, la fête qui commence
Fait bénir ton doux nom, ô sainte Charité !

Vers nous il est venu, des forêts de l'Alsace,
Pour dire à nos enfants qu'on les attend là-bas
Et qu'il est temps enfin que la revanche passe,
Qu'après ce jour béni, l'on soupire tout bas !

Frères, gardez l'espoir, car votre chère France
Marche vers l'avenir d'un pas égal et sûr :
Et face à l'ennemi, vers le progrès s'élançe.
Une main sur l'épée et le front dans l'azur !

CH.



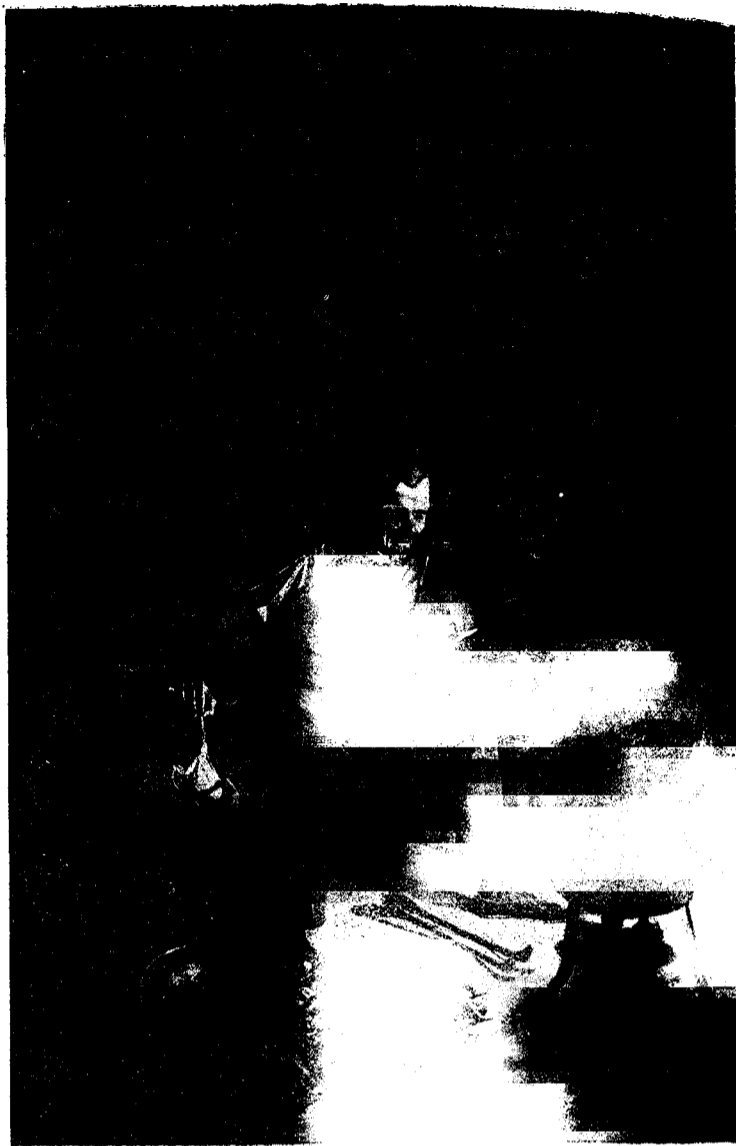
SARRASIN

Cette jeune fille à sa toilette, dont nous sommes heureux de vous donner la reproduction, a figuré au Salon de Bellecour 1892 ; où elle obtint le plus légitime succès et faillit avec un autre portrait en pied non moins admiré lui faire obtenir la médaille du Salon, pour laquelle il ne pût tout à fait, réunir la majorité des voix.

Chaque année ses portraits et ses compositions de l'effet le plus gracieux excitent au plus haut degré l'admiration des connaisseurs. Ses tons nacrés, ses chairs transparentes sous lesquelles le sang a l'air de circuler à son aise animent ses œuvres pour ainsi dire. Sa touche large et puissante fait ressortir davantage la pureté de son coloris. Sa facture est personnelle. Ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, il suivit les cours de Guichard et du regretté Chatigny, dont chacun peut admirer la composition magistrale des *Célébrités lyonnaises* au musée des peintres lyonnais. Sarrasin fait non seulement de la peinture de genre et le portrait, mais il excelle dans les vitraux. Ceux du Coq d'or, dont les passants ont pu admirer à la fois la finesse et la grâce font le plus grand honneur à l'artiste. Ceux de chez Bellingard, de M. Bellemain, sans oublier ceux de l'Eglise de Nantua, et de la Visitation à Montluel.

Pour terminer, disons que M. Sarrasin est professeur des cours de la ville, il n'est donc pas étonnant qu'un maître aussi distingué remporte chaque année, des succès bien mérités qui font le plus grand honneur à nos cours municipaux.

E. Géannoël.



BAUËR

Chaque année au Salon lyonnais, les toiles de M. Bauër attirent des amateurs assidus de nos galeries lyonnaises. On s'attend chaque fois à de nouvelles surprises. Ses compositions ont quelque chose de particulier qui vous charme et vous attire. Sa facture est hardie, sa couleur chaude et vibrante, quant à son dessin, il se distingue chaque fois par une correction admirable. Nous avons beaucoup admiré au Salon de Paris, sa leçon d'enluminure qui est un vrai succès.

Nous nous rappelons encore son amusante composition de *La Pie* et du *Bocal de Poissons*. Mais ce qui valut à son auteur une première médaille au Salon de Bellecour, c'est sa fameuse toile d'*Anne de Boleyn* et du *Parlement Anglais*. L'œuvre diabolique (diabolique c'est le mot) que nous publions ici fut exposée à Lyon au Salon 93 où elle fit plus d'un envieux. Satan dans un costume rouge éclatant, prépare, ainsi que l'indique le titre de l'ouvrage, un philtre infernal. Il tient d'abord de ses doigts crochus un crapaud qu'il se prépare à jeter dans sa composition magique. A ses pieds rampent des reptiles qui vont tour à tour subir le même sort et mijoter dans la marmite infernale.

L'effet était très saisissant et les effets de lumière heureusement distribués. Bauër produit très peu, ne voulant montrer au public qui l'admire que des œuvres parachevées où la critique puisse s'émousser à loisir sans réussir à entamer la réputation bien établie de notre excellent artiste.

E.-Géannoël.

RIEZ

Vous qui vous plaisez dans l'orgie
Pour qui l'amour n'est que folie
A votre aise, riez de moi!...
Allez vous pouvez rire ensemble
Car le plaisir qui vous rassemble,
Jette en mon cœur un vague effroi!...

Malgré tout, l'ennui vous accable
Vous le fuyez, et sous la table
L'aurore vous trouve couchés :
C'est pour le fuir qu'à vos maîtresses
Vous redemandez les caresses
Qui sont chères aux débauchés!...

Recherchez les filles perdues,
Payez toutes ces chairs vendues
Mais respectez au moins l'Amour.
Il est d'une essence si pure
Qu'il répugne à toute souillure
Et ne cherche que le grand jour.

Riez de moi, je me crois sage
De l'aimer, ainsi qu'un mirage
Qui s'élève et pare le Ciel;
Comme une coupe enchanteresse
Où l'on trouve une douce ivresse,
Et qui n'enferme pas de fiel.

L'amour, à quoi bon vous le dire,
Est une lyre qui soupire,
Est un rêve délicieux:
Un séduisant et doux mystère
Qui donne le bonheur sur terre
Et comme un avant-goût des cieus.

AUGUSTE.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Grand Concert du Conservatoire

Malgré la concurrence inattendue d'une belle journée ensoleillée, le premier des grands Concerts du Conservatoire — donné dimanche passé au Grand-Théâtre — avait rempli la salle de cette foule brillante et select qu'on est sûr de retrouver, à Lyon, à toutes les grandes manifestations de l'art.

Hâtons-nous de dire que l'attente de cette assistance d'élite n'a pas été trompée; car les salves d'applaudissements qui crépitaient après chaque numéro du programme — comme des bombes d'enthousiasme — montraient à MM. Luigini et Aimé Gros, ainsi qu'à leurs excellents collaborateurs, qu'ils avaient su le charger de « clous »... puisque c'est l'expression consacrée pour désigner les attractions exceptionnelles d'une fête.

Celle-ci a commencé par la 5^e *Symphonie* (la Réformation) de Mendelssohn — la dernière composée par le maître de Hambourg, pour célébrer le jubilé de la Réformation; et, curieuse particularité, la seule dans laquelle il ait employé les trombones.

L'orchestre a admirablement interprété cette partition d'un puissant effet harmonique et d'une instrumentation soutenue, depuis l'introduction et l'allegro, continués par un délicieux scherzo — le joyau de ces pages inspirées, joué avec un exquis sentiment des nuances et une suave délicatesse, par nos éminents artistes — puis l'andante, d'une science musicale si claire et si mélodique, pour aboutir au finale majestueux dans lequel Mendelssohn a intercalé le célèbre « choral » de Luther: *Ein Festburg ist mein Gott* (mon Seigneur est ma citadelle) d'un style large et imposant, utilisé déjà par Meyerbeer, dans les *Huguenots*, mais en adoptant une autre version plus imagée de ce vieux chant populaire allemand.

Nous avons applaudi ensuite Mme Fiérens, notre incomparable « falcon » dans l'ode du 1^{er} acte de *Sapho* (Héro sur la tour solitaire) du maître à jamais regretté, Ch. Gounod, et que la grande artiste a chantée avec toute son âme, sa merveilleuse voix et son profond sentiment dramatique, saluée d'un rappel chaleureux par la salle entière.

Après elle, M. Llorca, pianiste de la Cour d'Espagne et l'un des plus brillants élèves de Saint-Saëns et de Mathias, nous a charmés dans une magnifique fantaisie (pour piano et orchestre), 1^{re} audition, écrite par Schubert — pour piano seul — et transformée en fantaisie concertante par Liszt.

M. Llorca, qui jouit *tra los montes* d'une réputation méritée, s'est tiré avec une virtuosité exceptionnelle des difficultés accumulées dans les diverses parties de cette importante composition: « l'allegro con fuoco ma non troppo », « l'adagio », « le presto » et « l'allegro » ont successivement défilé sous ses doigts agiles et mis en pleine lumière toutes les faces d'un talent accompli, fait surtout de douceur, de dextérité et d'un brio extraordinaire. Avec cela, beaucoup de simplicité et de modestie; le geste caressant semble effleurer à peine l'ivoire, sans que le mécanisme perde rien de sa précision impeccable, servi par un doigté d'une netteté et d'une correction achevées. Rappelé unanimement par ses auditeurs ravis, il s'est encore surpassé lui-même dans la fameuse transcription de Saint-Saëns des *Derviches tourneurs* — extraite des *Ruines d'Athènes* de Beethoven — qu'il a exécutée seul avec une verve inouïe; après avoir été on ne peut mieux accompagné par l'orchestre dans la *Fantaisie* de Schubert-Liszt.

Mais où l'admirable phalange d'instrumentistes — si magistralement conduits par Luigini — a donné toute sa mesure, c'est dans le *Divertissement* de E. Lalo

GRAND SALON DE COIFFURE

MAISON G. PAYEN

LYON -- 9, Rue de la République, 9 -- LYON

SPÉCIALITÉ DE CRAVATES, FOULARDS

GANTERIE POUR HOMMES ET POUR DAMES

Vendue exclusivement au prix de fabrique

GRAND CHOIX DE NÉCESSAIRES ET SACS DE VOYAGE

Au prix du Catalogue

CHAPELLERIE ANGLAISE

Garantie de première qualité

Maison recommandée pour ses Plaids, Couvertures, Châles, Bas et Chaussettes d'Ecosse d'importation directe

BONNETERIE EN TOUS GENRES

PARFUMERIE DES PREMIÈRES MARQUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Seule succursale à Lyon de la maison Aguel, de Paris

VENTE AU PRIX DU GROS

Grand Choix d'Ulsters et de Vêtements d'intérieur

CANNES, PARAPLUIES haute Nouveauté en tous genres

Succursale à Lyon AU MYRIANTHIS, 21, cours Lafayette

AU TAILLEUR POPULAIRE

20, Rue Moncey, 20

FABRIQUE SPÉCIALE DE VÊTEMENTS BON MARCHÉ POUR HOMMES ET JEUNES GENS

CRÉATION du Complet sur mesure à 24 fr. 50

GRAND CHOIX D'ARTICLES DE TRAVAIL D'UN BON MARCHÉ EXCEPTIONNEL

FOULARDS ET CRAVATES

UNIFORMES ET COSTUMES POUR SOCIÉTÉS

Prix spécial

« *minaudé* » pour ainsi dire, avec une finesse et une gracilité telles, que le public électrisé a voulu s'en régaler une seconde fois ; ce à quoi maëstro et exécutants émérites se sont prêtés le mieux du monde.

Mme Fiérens est ensuite revenue mettre le comble à la satisfaction générale, en se faisant entendre une seconde fois, dans *l'Ave Maria* si mélodieux, de Gounod, avec accompagnement de 20 violons, 6 harpes, l'orgue et l'orchestre, en un ensemble véritablement sésaphique.

C'est ce moment, que quelques *mélomaniaques* inconvenants ont choisi pour essayer leur petite manifestation coutumière de « sensitives musicales. »

Confondant — dans leur myopie intellectuelle — Mme Fiérens avec M. Affre, dont ils ont vainement tenté de déconsidérer le talent hors pair et surtout hors de leur portée, j'ai vu l'heure et l'instant où ils allaient crier : « Fort ténor ! fort ténor ! » comme aux premières représentations des *Huguenots*.

Piteux résultat pour ces m...essieurs — soyons plus polis qu'eux, ce qui n'est pas difficile — : les spectateurs soulevés, des fauteuils au paradis, acclament notre *prima dona* et ses admirables partenaires, qui reprennent la sublime prière de Gounod terminée sur une nouvelle et indescriptible ovation !

Cette belle séance a été close par un patriotique hommage rendu à la mémoire du maître russe Tchaïkowsky — récemment frappé, en pleine gloire, par le choléra — et dont l'orchestre a enlevé avec une superbe maëstria la *Marche slave*, une œuvre symphonique largement développée, au coloris plein de fougue et de vigueur — comme tout ce qui porte la marque puissante du génie moscovite — et enveloppant dans sa trame les sons majestueux du *Bojé Tsaria Krani* presque aussi familier maintenant aux oreilles françaises que *La Marseillaise* et *Le Chant du Départ*.

Tschaïkowsky étant un des protagonistes incontestés de l'école russe moderne, avec MM. César Cui, Balakireff, Borodine, Rimsky-Korsakof, Boris Scheel, Glazounof, etc., certains esprits chagrins en profitent pour lui préférer... les autres. Il n'est pas douteux que si on leur eût servi du Glinka, ou du Rubinstein — pour ôter deux autres illustres compositeurs slaves — ils eussent réclamé du *Tschaïkowsky*.

Absolument comme les critiques qui reprochaient à Lamoureux — non sans quelque raison — d'avoir exclu de son dernier concert, ici, les maîtres français, chicanant la *Société des Concerts du Conservatoire* sur l'introduction, dans son programme, de *Sapho* et de *l'Ave Maria* de Gounod, qu'ils déclarent « trop connus » et auxquels ils avouent préférer cet autre chef-d'œuvre « inédit » : *Faust* !.. ou bien quelques fragments de Gluck et de Wagner — pour représenter l'art national ?..

Bah ! simple petit air de *flûte* de dilettante paradoxal, soulignant de sa critique le vif succès de ce premier Concert, qui sera heureusement suivi de plusieurs autres, dont la réussite ira *crescendo*.

Nous serons enchantés de le constater, comme nous le souhaitons — de tout cœur — aux maîtres éminents Aimé Gros, Luigini et à leurs vaillants artistes, que nous ne voulons pas quitter sans leur crier encore : *Bravo ! bravissimo !*

U. MAURICE TIC.

AM-STEIN

Sarah (tête d'étude). — Nous sommes surpris, au premier abord, en voyant cette tête d'étude de M. Am-Stein, de la touche franche et audacieuse qui la caractérise. Habituellement les graveurs ne peuvent laisser de côté, lorsqu'ils s'adonnent à la peinture, cette correction et cette sécheresse même qui leur sont particulières et qui les font tout d'abord reconnaître. Chez Am-Stein, rien de tout cela, mais au contraire une peinture



souple, harmonieuse et une facture très habile. Am-Stein fait, depuis la fondation de la Société, partie du Jury. Ses décisions y sont très écoutées, car il laisse à la porte les rancunes et jalousies d'atelier pour ne voir que le mérite et le talent des œuvres présentées à son jugement. On ne lui connaît pas d'ennemis. C'est, je crois, le plus bel éloge que nous en puissions faire.

E.-Géannoël.

La Marguerite

Je suis la fraîche marguerite,
Le bouton d'or, la fleur des champs.
Je me vante quoique petite,
D'être la reine du printemps.

Quand revient la saison nouvelle,
Avec les fleurs et les oiseaux,
Je mets ma robe de dentelle,
Et me promène au bord des eaux.

Que la rose soit la plus belle,
Je veux bien lui céder le pas ;
Mais moi je parle, tandis qu'elle,
En s'effeuillant ne parle pas.

Si quelquefois j'ose vous dire :
Je ne vous aime pas du tout,
N'en croyez rien, car c'est pour rire ;
Je vous aime beaucoup, beaucoup !

A. DE VAUBLANC (*Dijon*).

PREMIÈRES LARMES

Mon âme s'est émue en rimant ce sonnet :
Prémices des douleurs, des regrets, de la crainte,
Hélas ! où voulez-vous que j'en trouve l'empreinte ?
Le passé les ignore et Dieu seul les connaît.

Était-ce, croyez-vous, quand tout m'abandonnait,
La foi, l'espoir, le fol amour, l'amitié sainte ?
Remords, chagrins, soupirs, qui devancez la crainte,
Où m'avez-vous appris que votre heure sonnait ?

Qu'en sais-je ! Le printemps, ce brillant météore,
S'est bien vite éclipsé : l'été, plus vite encore ;
L'automne même a fui comme un rêve doré,

Puis l'hiver est venu, plein de deuils, plein d'alarmes...
Mais la vie est si triste et l'homme a tant pleuré,
Qu'il ne se souvient plus de ses premières larmes.

Pierre BRONDEL.

L'AMITIÉ

C'est l'étoile qui brille au sein de la nuit sombre,
Guidant le voyageur par la marche épuisée.
C'est la voix qui soutient lorsque le bonheur sombre,
Qui nous parle d'espoir, quand le cœur est brisé.

A. CLUZEL (de Lisbonne).

Plus pure que l'amour, plus chaste et moins frivole,
L'amitié n'a pas d'âge et survit au trépas.
C'est un ange de Dieu qui soulage et console,
Qui règne dans le cœur, mais ne l'opprime pas.

Mlle Marie BLUSSAND.

Dans le jardin de l'existence,
L'amitié croît comme une fleur ;
Son jardinier, c'est le bonheur,
Et sa goutte d'eau : la souffrance.

Jean BROSSETTE.

Alfred BONNET

Portrait de l'ami Yon-Lug. — Nous regrettons sincèrement que M. Bonnet ne nous procure que bien rarement l'occasion de parler de lui.

Depuis quelque temps il semble désertier nos expositions artistiques. Aussi est-ce avec un très vif plaisir que nous voyons au Salon 92, le portrait de Yon-Lug, le créateur de plusieurs chaussonnettes humoristiques, la *rue Grolée*, etc.

Dans ce portrait, un peu sombre peut-être, nous retrouvons toute les qualités d'une peinture excellente. La touche en est libre et le dessin correct. Il a valu à son auteur



l'entrée au Salon et à l'Exposition lyonnaise de 1894.

une deuxième médaille au Salon de 1892, c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

Il est en outre, l'un des plus distingués professeurs aux écoles municipales et a rempli pendant plusieurs années les fonctions de secrétaire de notre société lyonnaise des Beaux-Arts, ce dont les artistes n'ont eu qu'à louer.

Nous espérons qu'il voudra bien distraire de ses occupations habituelles, quelques heures et nous faire encore admirer son beau ta-

E.-Géannoël.

A Travers les Vitrines

C'est pas sans une certaine appréhension, que j'aborde la lourde tâche que j'ai assumée. Il est bien difficile, en effet, de faire passer sous vos yeux et de rendre avec vérité, chers lecteurs et très aimables lectrices, les merveilles et les élégances que l'approche des fêtes a fait éclore. L'art et l'industrie nous montrent une fois de plus que rien ne leur est impossible.

Dans un cadre forcément restreint, je vous donnerai mes appréciations personnelles et quelques indications qui je l'espère vous seront utiles et de nature à vous guider dans vos choix de cadeaux et d'étrennes. Je vous dirai purement et simplement ce que j'ai vu, ce qui m'a particulièrement frappée et me paraît digne de fixer votre attention. Il me sera tenu compte, tout au moins, de mon bon vouloir, si je ne parviens pas à dépeindre avec une exactitude suffisante la variété et le fini des produits nouveaux.

Et tout d'abord je passe sans insister sur les étalages de la bijouterie et de la joaillerie qui m'ont littéralement éblouie.

Une palette seule, et encore... pourrait reproduire ce fourmillement d'étincelles, de rayons, de reflets, qui frappent l'œil et le laissent hésitant. Heureux qui peut choisir parmi ces bijoux d'une délicatesse extrême, heureuses, Mesdames, celles d'entre vous qui les recevront.

..

Vous avez passé souvent sans doute, peut-être sans vous arrêter devant un magasin d'apparence modeste et même un peu exigüe. A la *Poupée modète*, rue de la République, 37. Flâneuse par goût et par devoir professionnel, j'y ai remarqué de si jolies choses que j'ai tenu à tout voir de près. A ma grande surprise, à ma satisfaction plus grande encore, j'ai constaté que, semblable à la violette qui ne se révèle que par son parfum et veut être cherchée pour être cueillie, la *Poupée modète*, ne montre ses réelles attractions et ses jouets de grand luxe, que dans ses salons du premier étage, où ils sont étalés dans un ruissellement de lumière. Avis donc aux véritables amateurs.

Tout en poursuivant ma visite et vivement intéressée par la variété des produits modernes, je faisais un retour en arrière et remontant à mes jeunes années, je comparais mentalement, le peu de valeur de ce qui nous était donné et la richesse et le fini de ce qui se donne aujourd'hui. Pourtant notre joie n'était pas moindre, peut-être même était elle plus franche et de meilleur aloi que celle de nos enfants, car il ne s'y mêlait nul sentiment d'envie. Aussi je me demande si tout en applaudissant au progrès réalisé, à l'imagination, à l'habileté de nos ouvriers, il n'est pas à regretter que nous donnions à nos bébés avec de si riches jouets un goût prématuré du luxe qui...

Mais je m'aperçois que je m'éloigne de mon sujet, et vais empiéter sur un terrain qui n'est pas le mien. Revenons à la *Poupée modète*, c'est le mot, car vous y trouverez la collection complète depuis le poupon à 0,50 jusqu'au baby de 200 fr. et plus, en passant par tous les prix et tous les genres.

J'ai été particulièrement frappée de l'habillement de tout ce monde en miniature, tant au point de vue de la richesse des tissus employés, que du fini des costumes.

Poupée phonographe qui dit trente-cinq mots, poupée russe d'exécution irréprochable, bébé articulé qui marche et appelle *vapa, maman*: autre

bébé articulé qui envoie des baisers (article qui ne se trouve à Lyon que dans cette seule maison, etc., etc.

Je ne me lancerai pas dans une énumération fastidieuse ni dans des redites louangeuses, je me borne à vous dire à vous tous, qui pouvez par vos dons, amener le sourire sur des lèvres roses, allez visiter cet assemblage complet, où le bon vieux Noël ne sera pas embarrassé pour trouver ce qu'il faut pour remplir les souliers mignons, que de petites mains frémissantes, et des yeux encore ensommeillés, iront fouiller au réveil.

TOLLET

Nous regrettons vivement de n'avoir pu montrer à nos lecteurs la reproduction d'une œuvre plus importante de M. Tollet, mais la perte de temps occasionnée pour la confection d'un cliché spécial aurait compromis sérieusement notre publication.

Nous sommes persuadés, d'ailleurs, que M. Tollet, dont nous avons apprécié l'amabilité, ne nous en gardera pas rancune.

Du reste, l'éloge de cet artiste n'est plus à faire. Qui ne se souvient de son exposition au salon lyonnais 1889 *Bacchis chez la Magicienne*, où la science du dessinateur ne le cédait en rien au talent du coloriste. Et *Le bon Samaritain*, sérieuse étude du plein air, qui donnait si bien au regard la sensation du soleil égyptien. Quand à sa fameuse toile *Echo* nous nous bornerons à la citer, car le succès de cette œuvre fut si souvent répété par les échos d'alentour que



nous aurions mauvaise grâce à paraître en retard pour en faire la louange.

Citons également sa *Bacchante endormie* qui est un pur chef-d'œuvre. Tout Lyon certainement a pu admirer sa magnifique composition de *Flore*, commandée à l'artiste pour les salons de la Préfecture du Rhône, composition grandiose où se révèle une finesse et une grâce infinies.

M. Tollet a fait ses preuves, autrefois prix de Rome, il est certainement un des rares artistes que la nature a remarquablement doués. Ses compositions charmantes rivalisent avec les toiles les plus appréciées de nos maîtres. Il peint, du reste, avec une facilité surprenante et une habileté exceptionnelle.

L'aquarelle dont nous publions le dessin est certainement une de ses meilleures dans ce genre de peinture qui lui est familier.

Nous sommes persuadés d'avance que M. Tollet soutiendra dignement sa réputation à l'exposition de Lyon 1894, et que certainement il nous ménagera quelque admirable surprise.

E.-Génoël.

usages multiples, ce sont objets de grand luxe qu'il faut voir de près pour les apprécier. Il en est de même pour les pendules, candélabres de tous styles, statuetstes, coffrets, etc., etc., formant un ensemble dans lequel on se trouve embarrassé pour arrêter son choix, non sans regretter ce qu'on laisse.

Quand je vous aurai dit que la maroquinerie vous sollicite à son tour et

Lorsque le soir venu on traverse la place de la République à demi-noyée dans l'ombre, le regard est irrésistiblement attiré par le flot de clarté qui s'échappe des vitrines *Aux Armes de Paris*, admirablement situées à l'angle de la rue et de la place de la République.

On s'arrête malgré soi, involontairement séduit par l'éclat que donne aux bronzes dorés ou polis, de toutes teintes, un éclairage habile, plus on regarde plus on est ébloui. Et si l'on pénètre à l'intérieur, la surprise grandit et se change en admiration, à parcourir ces galeries resplendissantes de clarté, où sont réunis tant de produits artistiques.

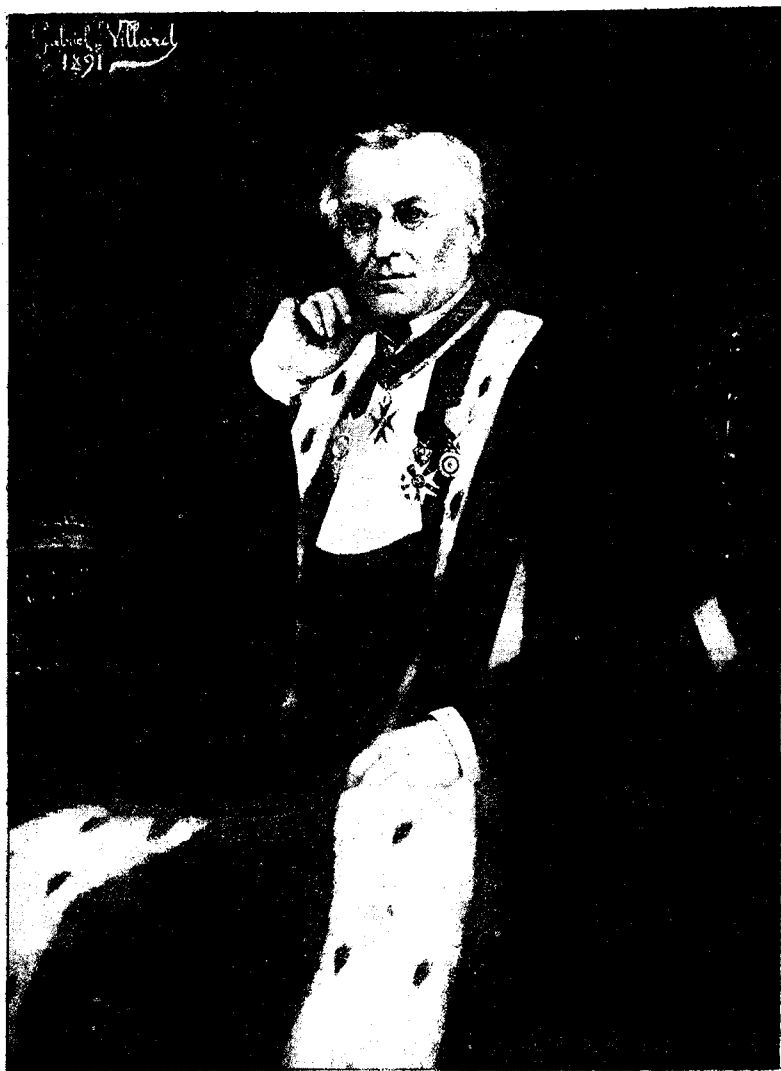
Reçue avec une urbanité parfaite et une bonne grâce à signaler, quoique simple visiteuse, j'ai pu me rendre un compte exact, du choix immense des articles disposés avec un art exceptionnel. C'est au premier coup d'œil une agglomération un peu confuse pleine de rayonnements et d'étincelles, au bout de quelques minutes on s'aperçoit que ce désordre apparent, cache une symétrie parfaite et un ordre absolu. Enumérer ce que j'ai vu, suffirait à remplir un volume, ce n'est pas le cas de le tenter, j'insisterai sur quelques articles qui m'ont paru extrêmement remarquables, et sur le choix immense de cadeaux d'étrennes (ce qui est la véritable actualité) vous renvoyant pour le surplus à l'examen que vous en ferez vous-même.

Nous sommes loin des lumignons de nos pères et des chandelles fumeuses et nauséabondes. S'ils pouvaient renaître pour quelques heures, nos chers disparus, quelle ne serait pas leur surprise et leur admiration à la vue des *lampes colonnes*, dernier mot de l'élégance dans la forme, de la richesse dans la matière, de la perfection dans la lumière qu'elles répandent à flots.

Vous en trouverez *Aux Armes de Paris*, de tous les modèles, de tous les styles, de toutes les dimensions, aussi bien pour orner les tables princières, que pour égayer l'humble demeure du poète et de l'artisan.

Que dire des suspensions, sinon que le choix en est innombrable, d'une infinie variété et d'une richesse incomparable. Il en est de même des garde-cendres, dont le cachet artistique se révèle dans les moindres détails. Le fini dans l'exécution m'a vivement intéressé, car soit dit en passant, tous ces articles sont de provenance française et font ressortir le mérite de ceux qui les ont conçus et exécutés.

Une mention toute spéciale est due aux porcelaines montées sur bronze, et bronze doré, affectant toutes les formes et destinées à des



G. VILLARD

Encore un jeune compatriote, avec lequel il faut compter, car chaque année vient apporter un succès de plus au bagage de cet artiste. Ses envois tous les ans au salon sont très importants, et surtout très remarquables.

Sa toile des baigneurs à Pompéï, par son coloris remarquable et la justesse de son dessin a certainement fait l'admiration de tous. N'oublions pas de mentionner tout spécialement le portrait de Mlle Kitty Pernier, notre charmante artiste, par M. Villard. Et celui de Raoul Cinoh, dont toute la presse s'est plu à faire l'éloge, sans oublier le docteur B. qui figura au Salon et qui éclipsa par la vigueur de sa touche et son rendu merveilleux, les meilleurs portraits du Salon.

Celui que nous représentons ci-dessus est celui de M. le Président Gilardin qui eut un grand succès au Salon où le fini de son exécution et sa touche large et audacieuse réunirent tous les suffrages.

Une première médaille est venue récompenser notre jeune et sympathique artiste et l'encourager dans la bonne voie qu'il s'est tracée et qu'il parcourt rapidement avec assurance. Nous lui donnons rendez-vous au prochain salon 1894, où vous verrez qu'il ne nous fera pas mentir, en se tenant à la hauteur de sa réputation.

E.-Géénnoël.

vous montre ses productions les plus nouvelles, riches albums, nécessaires de toilette ou de voyage, renfermant mille objets finement travaillés et devenus une des nécessités du confort moderne, ma tâche sera je crois remplie.

J'oublie forcément un grand nombre d'objets, dignes d'être cités, soit par leur réelle utilité, soit par leur valeur, au point de vue de l'art qui les a créés, mais cette lacune sera comblée par mes lecteurs, qui seront désireux de contrôler par eux-mêmes, les indications par trop sommaires que je suis heureuse de leur fournir, espérant que loin de me taxer d'exagération, ils constateront, au contraire, après avoir vu, que je suis restée en dessous de la réalité.

* *

Voici venu le moment des réunions de famille et des fêtes intimes, où l'on se retrouve autour des tables, bien servies et décorées avec le savoir-faire qui caractérise notre époque.

Il va sans dire que les porcelaines et les cristaux, jouent un grand rôle et sont l'objet de soins minutieux de la part des maîtresses de maison, désireuses de satisfaire, à la fois, le goût et les yeux de leurs convives. Et combien d'entr'elles sont heureuses, à cette époque de l'année, d'inaugurer un service nouveau, en échange d'un autre déjà vu, et que sa fragilité a rendu moins présentable.

Notre ville offre, sous ce rapport, des ressources nombreuses, j'ai parcouru bien des magasins, renfermant un choix varié de ces objets si délicats et pour

cela peut-être si convoités, mais nulle part il ne m'a été donné de voir réuni un tel assemblage des merveilles de la céramique et de la cristallerie, que dans la maison *Royer-Bulliod*, rue de la République, 81. Les productions les plus diverses, œuvres des meilleures fabriques constituent le plus bel assortiment qu'il soit possible de rencontrer. Cette ancienne maison, déjà bien connue, devra à son organisation toute nouvelle une prospérité croissante et la faveur du public toujours reconnaissant des sacrifices qu'on fait pour lui plaire.

Je m'étais promis de vous signaler quelques nouveautés que j'ai admirées au cours de ma visite, mais combien pâle serait ma description. Elle serait impuissante à vous donner une idée juste et je préfère me borner à vous dire, allez visiter cette splendide exposition, qu'un éclairage unique met en valeur, en faisant ressortir tous les détails. Vous jugerez par vous-même, et dusiez-vous revenir les mains vides, ce dont je doute, tellement il vous sera difficile de vous soustraire aux séductions dont vous serez entourés, il ne vous en restera pas moins un souvenir agréable et des indications précieuses pour vos achats futurs.

* *

Vous ne sauriez, mes chères lectrices, traverser la place de la République que sans être tentées de visiter les magasins de *l'Abeille* (n° 44). Enseigne modeste s'il en fût, que je soupçonne d'être en réalité une devise.



G. DÉTANGER

Que de réflexions entendues devant cette toile au salon 92! et que d'appréciations diverses! Pourquoi lui avoir mis un loup? etc., etc.

Tout cela était un secret que l'artiste était seul à connaître, pour lequel il avait des raisons toutes particulières et que nous aurions mauvaise grâce à dévoiler. Qu'il nous suffise de dire qu'il excita la curiosité de plus d'un et les compliments des uns et des autres. Traité dans des notes sombres sur un fond très lumineux, le peintre avait à vaincre une difficulté immense, dont il s'est tiré du reste à sa louange. Au dernier Salon 1893, il nous a été donné d'admirer deux grands panneaux décoratifs de M. Détanger, dont l'ensemble très crânement brossé et très joli de couleur, fit plus d'un envieux parmi les amateurs de bonne peinture.

Détanger ne s'appartient pas, ses travaux de décoration lui prennent la plus grande partie de son temps et ses fonctions de secrétaire de notre excellente société accaparent ce qui lui reste.

Nous espérons que la décoration du Cercle du commerce, à laquelle il travaille en ce moment, lui permettra néanmoins de nous faire admirer ses œuvres à notre prochaine exposition. E.-Géénnoël.

En effet, si l'abeille ne cesse de chercher et recueillir les sucs exquis dont elle fait son miel, de même la maison *E. Maurin* a pris à tâche d'extraire, si je puis m'exprimer ainsi, le suc de toutes les élégances qui concernent la toilette féminine intime, pour les offrir à vos yeux réunies et groupées.

Vous êtes là, dans votre véritable domaine et serez heureuses de passer en revue ces mille objets à votre usage, un moment incertaines de vos choix, tant les formes nouvelles sont gracieuses et bien comprises. Dans cette maison de toute confiance, vous trouverez le trousseau de grand luxe aussi bien que le plus modeste, le mot embrasse tout.

Je vous signalerai : les layettes. Les jeunes mères désireuses de parer leurs bébés ne trouveront nulle part un aussi grand choix de modèles (créés par la maison) et dont le fini dans l'exécution ne laisse rien à désirer. Une description de ces objets si mignons ne peut que leur nuire, il faut les voir et les toucher pour les apprécier, c'est un plaisir que je veux vous laisser tout entier.

Joignez à cela des services de table et des services à thé de la plus grande nouveauté, des linges de maison, un assortiment remarquable de rideaux application de broderies, stores d'une rare élégance, un grand choix de mouchoirs en tous genres, etc., etc., et vous n'avez qu'un faible aperçu de ce qui sera mis sous vos yeux avec une bonne grâce parfaite et une complaisance sans bornes.

Je ne saurais terminer cette revue rapide sans vous conduire aux élégants magasins de la chapellerie des 3 et 6 francs, 8, rue de la Barre (en face de la rue Bellecordière.)

On se demande, à première vue, s'il est possible pour un prix aussi modique d'avoir une coiffure élégante et solide. J'ai voulu m'en assurer ; avec une bonne grâce parfaite et une réelle amabilité, on m'a mise à même de juger et de vous dire que vous ne trouverez nulle part une fabrication aussi soignée et aussi variée. Pas un article allemand ; tout provient des fabriques françaises, ce qui, vous en conviendrez, est une excellente note pour la maison.

Le chapeau de trois francs est certainement, en ce genre, ce que j'ai vu de plus de beau et de mieux réussi jusqu'à ce jour. Le chapeau de six francs, en *cray feltre*, ce qui paraît incroyable, m'a causé la plus grande surprise, il réunit toutes les qualités désirables de souplesse, d'élégance et de variété dans la forme. Je ne saurais vous énumérer le choix immense et artistement classé, qui est à votre disposition.

Allez donc sans hésiter, chers lecteurs à la chapellerie des 3 et 6 francs, 8, rue de la Barre (en face de la rue Belle-Cordière,) pour apprécier par vous-mêmes la différence de ces produits français avec des produits similaires de provenance étrangère qui, s'ils ont sur les rayons un éclat factice, n'ont aucune durée et, semblables à la fleur brillante mais délicate, ne durent qu'un matin. Vous ne pouvez tous les jours renouveler vos coiffures, aussi saisissez-vous avec empressement l'occasion qui vous offerte.

Que de choses encore à vous signaler et que, à mon grand regret, je suis obligée d'ajourner à ma prochaine causerie, je vous ai déjà bien longuement entretenus aujourd'hui et je craindrais, chers lecteurs, de fatiguer votre bienveillante attention.

(A suivre)

LAURE DE B.

ÉTRANGER

ALLEMAGNE

Dresde. — La représentation si impatiemment attendue des *Enfants de la Forêt* d'Ant. Rubinstein vient d'avoir lieu devant une affluence considérable. Des ovations très nombreuses ont été faites à l'illustre compositeur qui dirigeait en personne. Les artistes ont été très applaudis. Le libretto est très dramatique et la partition contient de fort belles pages dramatiques.

ANGLETERRE

Londres. — M. Sarasate et Mme Berthe Marx ont donné à Saint-Jame's leur dernier concert. Le célèbre virtuose Sarasate a joué avec sa perfection habituelle divers morceaux d'une difficulté inouë. Mme Berthe Marx a elle aussi été très applaudie.

ITALIE

Gènes. — On doit nous donner d'ici peu la *Walkyrie* de Wagner et *Manon Lescaut* de Puccini. Je vous en parlerai dans mes prochaines lignes.



BAUVERIE

Que dire de M. Beauverie, dont le talent si personnel est connu de tout le monde et dont la réputation artistique est au-dessus de tout éloge. Correspondant de la société des Artistes lyonnais à Paris et président du jury, il s'efforce, grâce à ses nombreuses relations et à ses connaissances artistiques approfondies, de rehausser par l'envoi de toiles de nos grands maîtres parisiens, le succès et l'éclat de nos expositions annuelles.

Ses œuvres très appréciées aux Salons lyonnais sont toujours empreintes d'un charme et d'une poésie indéfinissables, qui font plus d'une fois penser à Millet, dont il possède la mélancolie et la vérité sans en avoir les défauts. Ses productions, d'un dessin correct, sont empreintes d'une harmonie surprenante et d'une sobriété prodigieuse, rien de heurté, rien qui détonne, et qui vienne par des notes discordantes et criardes troubler ce régal des yeux.

Le *Semur de pommes de terre* que nous publions, possède ces innombrables qualités. Pris sur le vif, ses mouvements sont naturels, on sent, on voit ce qu'il a fait, le paysage dans lequel il se meut, est traité avec la même sûreté de touche, la même connaissance des effets de la grande nature, dont il a reproduit fidèlement toute la poésie.

Le *cours du Lignon*, du même artiste, fut également très remarqué au Salon lyonnais, ainsi que sa *foire à Poncins*, que nous avons déjà pu admirer l'année précédente au Salon de Paris, où ses œuvres sont rivées chaque année à la cimaise.

La ville de Lyon possède de lui un *lever de Lune* de l'effet le plus saisissant et le plus pittoresque, et que nous pouvons tous admirer dans la galerie des Peintres lyonnais.

Nos compliments bien sincères à ce grand artiste, qui joignant la modestie au talent, soutient très dignement à Paris notre grande école Lyonnaise. E.-Géennôël.

RUSSIE

St-Petersbourg. — Pas brillante notre saison théâtrale jusqu'à présent. L'opéra impérial vient de monter *Djamileh* de Bizet, cet opéra n'a pas obtenu beaucoup de succès. On nous promet des reprises du *Domino noir* d'Opéra et du *Mariage secret* de Cimarosa et la représentation de *Falstaff* de Verdi, au mois de février.

Le théâtre français Michel a joué cette semaine *Cendrillonnette*. Il se propose de faire jouer d'ici quelques jours *Hernani* de Victor Hugo.

DÉPARTEMENTS

MARSEILLE

Mme Mauvernay — notre distinguée compatriote et professeur de chant au Conservatoire de Lyon — vient de chanter au Théâtre des Nations, pour la 4^e année des Concerts de l'Association artistique, dans trois auditions de l'*Oratorio de la Vierge* — avec le plus vif et le plus éclatant succès — devant une salle absolument bondée, [chaque fois, de la meilleure société phocéenne, qui ne se lasse pas d'applaudir et d'acclamer l'éminente cantatrice lyonnaise — désignée par Massenet lui-même pour interpréter son œuvre. —

C'est, du reste, Marseille qui avait déjà eu la primeur de la *Fiancée du Timbalier*, l'admirable composition de Saint-Saëns, si magistrale-

ment créée par Mme Mauvernay, dans le magnifique Concert qu'elle avait récemment organisé au Grand-Théâtre avec M. Jemain.

Nous sommes heureux de constater que son beau talent est aussi apprécié de l'élite du public marseillais que de l'unanimité de nos dilettanti. GILDAS.

LILLE

Brillante représentation de la *Traviata* avec Mlle Simonnet de l'opéra-comique. On a donné aussi de fort belles représentations de *Si j'étais Roi* et des *Noces de Jeannette*.

NANTES

La première de *Patrie* de Paladilhe a eu lieu devant une salle comble. La direction a monté cet ouvrage avec beaucoup de soins. Le public a fait un gros succès à l'œuvre.

M. Vilette, de même que Mmes Loyd et Rondeau ont été chaleureusement applaudis. On répète en ce moment *L'Attaque du Moulin*.

NICE

On commence à répéter *Samson et Dalila*, avec Mlle Renée Vidal. Dans le courant de janvier, on donnera le *Tannhauser* de Wagner.

ÉCHOS LITTÉRAIRES

PARODIE D'HERNANI

Depuis mardi dernier, M. Ferdinand Brunetière est élu directeur de la *Revue des Deux-Mondes*.

Sur ce, l'aimable et spirituel Graindorge de l'*Echo de Paris* a composé le petit monologue suivant renouvelé d'*Hernani*:

(M. Brunetière nommé directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, se promène seul, la nuit, dans les vastes bureaux):

Charles Buloz, pardon! Ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères
Et tu dois t'indigner de ce bourdonnement
Que nos ambitions font sous ton monument!
Peut-être ta grande ombre erre devant la porte
Mais je ne puis. Il faut que je parle. N'importe
Oh! n'avoir rien été pendant des temps très longs
Qu'un écrivain pensif, peu goûté des salons,
Et ne se sentir d'autre avenir sur la terre
Que de faire de durs articles à Voltaire,
Puis se lever un jour, Buloz, ton successeur!
O Destin! ô hasard! formidable ascenseur!
Ainsi j'aurai conquis les Sorbonnes antiques
De l'Odéon oisif repeuplé les portiques
Franchi l'Académie et vaincu Pailleron!
(s'asseyant ému)

Et, l'an dernier encor, je n'avais pas le rond!
O triomphe! Etre au haut de la spirale immense
Qui part de rien et va jusqu'à la Conférence,
Et voir autour de soi, très humbles, apostés
Ces académiciens par ma plume éreintés!
Pardonne-moi vieillard! Toi dont les mains fécondes
Dans un suprême effort ont jeté les Deux-Mondes
Pantelants, sur le dos surpris de ton recueil
Parle-moi! Donne des conseils à mon orgueil!
Dis-moi, maître, par où faut-il que je commence?
Et tu m'as répondu: « Mon fils par la clémence! »

(Alors, M. Brunetière, après avoir corrigé les épreuves d'un article où il éreinte tout le monde, les jette pieusement au feu.)

Souhaitons que M. Brunetière finisse moins tristement que Charles-Quint. G. DE ROYAN.

Imprimeur-Gérant: L. COLMAN.

Imprimerie spéciale du Lyon-Théâtre, 20, rue Cavenne, Lyon

SOIERIES, RUBANS, LAINAGES

Confections

MAISON FOURNÈSE

3, Place de la Victoire, 3

LYON-GUILLOTIÈRE

Toilettes pour Dames et Jeunes Filles

ACCORDS DE PIANOS

A. PANDIN

7, Quai Claude-Bernard, 7

LYON

Réparations en tous genres

ACCORDS SIMPLES EN VILLE: 2 FRANCS

Tous les Jours

LE PROGRÈS

Républicain quotidien

3 c. GRAND FORMAT 3 c.

Adresser les correspondances et abonnements

A M. Léon DELAROCHE, administrateur

10, Place de la Charité, 10

TOILETTES POUR DAMES

Riches et ordinaires

M^{me} **A. FARGE**

Rue de la Poulallerie, 13

LYON

SOIERIES, LAINAGES

Costumes en location pour Soirées

CHAUSSURES EN TOUS GENRES

GRAND ASSORTIMENT

Pour hommes dames et enfants

VIGNARD

16, Place de la Victoire, 16

PRIX MODÉRÉS

Lainages, Draperies, Fourrures

CONFECTIONS

F. GERIN

26, Rue Saint-Pierre, 26

MANTEAUX ET VESTONS SUR MESURE

JERSEYS

Soieries, Foulards

Tous les Jours

LYON - RÉPUBLICAIN

Lucien JANTET, Rédacteur en chef

3 c. GRAND FORMAT 3 c.

Adresser toutes les correspondances, annonces et abonnements

34, rue Ferrandière, 34

Spécialité de Saucisses et Cervelas fumés
DE STRASBOURG

COLOMBIER

CHARCUTIER

97, Rue Mazonod, 97

et Place de la Victoire, 52

LYON

Saucissons, Saindoux, Salaisons
JAMBONS, POITRINE, FUMES

112, Cours Lafayette, 112

HOTEL-RESTAURANT

Du Cours Lafayette

M^{me} **FAYON**

CUISINE BOURGEOISE

Chambres depuis 1 franc et au-dessus

AU TAILLEUR POPULAIRE

20, Rue Moncey, 20

Fabrique spéciale de Vêtements bon marché
POUR HOMMES ET JEUNES GENS

CRÉATION

DU
COMPLET sur mesure en drap bleu marine, à. 24 fr. 50
ou cheviotte noire et bleue, pure laine, à. 26 fr. 50
mesure, à. 28 fr. 50
PARDESSUS sur mesure, drap bleu marine, à. 19 fr. 50
ou cheviotte noire et bleue, depuis 19 fr. 50
PANTALONS drap bleu marine ou fait-taisie, sur mesure, depuis 6 fr. 50